

STRASBOURG

4923

TEMPORIS ACTI

PAR

A. BURCK



PARIS

BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

1886

STRAßBOURG

W. B. M. P. O. R. I. S. A. O. P. I.

1886

Tirage à part de la *Revue alsacienne* (septembre 1885 et août 1886).

1886



PARIS

BLANCHARD ET C^o IMPRIMERIE

10, rue de la Harpe

1886

TEMPORIS ACTI

La grande porte était béante de ses deux battants ; voici bien près de trente-neuf ans que j'en ai, pour la dernière fois, franchi le seuil. J'entre, personne nulle part ; c'était jour de congé, maîtres et élèves étaient sortis. Dans la cour, rien de changé : au milieu, toujours le chêne qui a couvert de ses ramures tant de générations avant la mienne, assez puissant encore pour en couvrir bien d'autres dans l'avenir. L'édifice a conservé ce certain grand caractère des bâtisses du siècle dernier ; à gauche, le séminaire ; derrière moi, au-dessus des toits, la flèche de ma bonne vieille cathédrale, semblable à une fusée pétrifiée dans les airs, et autour de laquelle murmurent les tintements doucement monotones d'une cloche amie, qui a été l'une des berceuses de mon enfance. Le long du mur de l'ancienne chapelle, je retrouve, gravés dans la pierre, une foule de noms d'anciens camarades dont les visages viennent revivre dans ma mémoire, tels que je les ai vus pour la dernière fois. Pas mal, hélas ! d'entre mes contemporains ont déjà vu les sombres bords ! Parmi ceux dont j'ai suivi de l'œil la destinée, combien n'y en a-t-il pas qui se sont voués à la carrière des armes ! Ah ! quelle noble pépinière de soldats c'était, notre pauvre province perdue !

..... *Saturnia tellus,*
Magna virum !

Les souvenirs jaillissent par gerbes dans mon esprit ; retiré en moi-même, j'évoque, je concentre, je respire toutes ces senteurs du passé ; je marche avec précaution, comme si le moindre heurt, le moindre bruit devait rompre ce frêle tissu de visions qui se forme dans ma mémoire. Je reste seul et libre d'ailleurs ; un instant de la loge du portier une tête se montre, me regarde, puis rassurée, paraît-il, se retire et ne revient plus.

Le portier ! soudain dans son irradiation fulgurante, éclate à mes yeux l'image du père Frantz. Aussi large que haut, la bedaine ballante et tremblotante, portier de couvent plutôt que de collègue, surmonté d'une bonne et large face empourprée, égayée par un

œil clignotant et humide, et par un béat sourire. Et M^{me} Frantz ! Aussi haute que son époux était bref de taille, puissante comme lui, et comme lui rouge ! Tel un massif de corail, ou un bloc de pralines carminées ! Quelle influence les avait jadis jetés dans les bras l'un de l'autre ? Était-ce le sentiment d'une même disgrâce, ou peut-être de ce qui, à leurs yeux, était une même beauté ? Cette coloration rutilante était-elle le produit d'une génération spontanée, ou bien d'une aimable et commune culture ? Ce couple légendaire ayant pendant de longues années veillé aux portes du collège royal de Strasbourg, à l'entière satisfaction de l'administration, je ne ferai pas à sa mémoire un procès d'intempérance ; mais si les dons de Bacchus ont été étrangers à la formation de ces facies de joie, on ne saurait trop glorifier leur vertu. Combien d'autres qui, étant injustement affligés de telles apparences, se seraient du moins accordé les voluptés de la chose !

Rencontre singulière ! à la même époque, la même enceinte abritait un troisième visage d'une même floraison rubiconde. C'était un maître qui, pendant trente-cinq ans, a enseigné *rosa, rosæ* aux petits de la huitième. Oh ! pour celui-là, le vin n'y était pour rien, je le jure. Brave père P... ! le meilleur des hommes ! auteur d'une progéniture presque aussi nombreuse que celle de Jacob, et qu'il promenait, paissait, consciencieusement par la ville les jours de congé ! Lorsque ce troisième astre vermeil se rencontrait dans sa course, avec le groupe des deux autres, quelles pouvaient bien être leurs pensées réciproques ? Qui sait ! n'étaient-ils pas de ce monde où celui qui est borgne de l'œil droit se moque de celui qui est borgne de l'œil gauche ; où celui qui est bossu de l'épaule gauche se moque de celui qui est bossu de l'épaule droite, etc., etc. !

L'un des triomphes de ce sage était la proclamation du palmarès aux distributions de prix. Dirai-je que dans ces solennelles occasions, mon nom a toujours fatigué son larynx ? A une certaine époque, je n'avais pas été sans me laisser impressionner par une théorie propagée par les esprits forts de la classe, et qui, je crois, n'a pas cessé encore de circuler dans les lycées. J'avais peur d'être un trop bon élève : les premiers aux palmarès étaient destinés à devenir les derniers dans la vie ; trop de prix étaient un brevet de médiocrité ; gloire à ces esprits indépendants et prime-sautiers, premiers un jour, le lendemain à la queue, brillante cavalerie de l'avenir appelée à caracoler bien au delà des étapes laborieusement

conquises par les forts en thème, les culs-de-plomb, les pot-au-feu universitaires, tristement asservis et atrophiés par l'observance des règles et des leçons des maîtres !

Jeunes élèves, je vous assure que, trente-huit ans plus tard, ces idées-là font singulièrement sourire !

Une moitié de cette cour était affectée aux grands, l'autre aux petits ; mais, grands et petits, tout le monde traînait la queue de morue.

Lycéens, qui portez sur l'oreille des képis galonnés d'or et sur les épaules des cabans d'officiers, heureux de surprendre de temps à autre un salut à la naïveté d'un pioupiou frais émoulu au régiment, quelle grimace serait la vôtre, si l'on vous faisait endosser l'uniforme de vos aînés ! Avec un peu de fantaisie et d'art, les grands arrivaient encore à une certaine élégance, mais les petits ! Pauvres chères créatures du bon Dieu et que méconnaîtrait l'œil même de leur mère ! en vue de la croissance, le tailleur forçait la mesure. Quel affublement ! quel emballage ! Un prodigieux chapeau cylindre dont les bords n'étaient retenus que par les épaules, un col de crinoline qui faisait rebondir les joues, un col d'habit qui sciait les oreilles, un pantalon à grand pont s'éboulant en spirales sur des souliers de facteur rural, enfin la queue de morue battant les talons, sur lesquels glissait d'habitude le ruban d'un bas bleu échappé de sa jarretière !

Au milieu de cette foule grouillante et jacassante, austère, impertubable, et du pas d'un héron qui traverse les prairies, quel est ce mortel auguste ? C'est le censeur des études, *vulgo* le pékin.

Balzac, dans je ne sais plus quel roman, compare un de ses personnages à un hareng dans une feuille de papier. Est-ce à une image du même genre que celui-ci a dû d'être orné de ce nom de pékin (ou péquin), qui désigne une variété de hareng ? Cela n'est pas impossible. Grand, maigre, sec, tanné, droit comme un I, le front chauve, il incarnait dans leur gravité majestueuse la religion du règlement, la ponctualité sans défaillance, l'inflexibilité dans le devoir. Excellent cœur d'ailleurs et modèle d'honnêteté, type de ces fonctionnaires, dont ces temps de fantaisie, de veston court et de cigarettes n'offrent plus que de bien rares sujets ; digne et décent dans sa vie, respectueux de ses fonctions, trouvant dans l'honneur de les bien remplir la compensation d'un traitement médiocre, convaincu, en un mot. Aujourd'hui, on dit de ces hommes-là qu'ils « croient que c'est arrivé ».

Autour du censeur, gravitent ses auxiliaires : les pions, les tyrans, comme nous disions dans notre emphase classique. Tyrans, soit ; mais aussi parmi eux combien de victimes ! A ce métier, un ange passerait diable. Il en est dont le souvenir me cause encore des exaspérations. Un surtout, tant pis, je le nomme, il s'appelait Audin, et il était de Carcassonne. Il en est un autre dont l'image n'a pas cessé de m'émouvoir. C'était un jeune homme blond, pâle, aux yeux bordés de rouge, l'air profondément malheureux. Je le vois encore, mangeant tristement le pain et le fromage de son goûter. Faible et triste, c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'il fût persécuté ; on se vengeait sur lui de la rigueur des forts. Un jour qu'il paraissait plus désolé que d'habitude et qu'il tenait sa figure cachée dans ses mains, on lui décerna un boucan monstre ; il découvrit sa figure, on vit qu'il pleurait ; le boucan redoubla. Dans la soirée, on nous apprit qu'il avait perdu sa mère !

Pouah ! quel est ce réduit ? C'est ici que nous avons appris à fumer en cachette ; c'est ici que les internes dévoraient les friandises qu'on leur apportait en contrebande ; un vigoureux appétit, les internes ! c'est ici, enfin..... passons vite.

Voici au rez-de-chaussée une ancienne salle d'étude ; j'y retrouve la place que j'occupais le jour où éclata une des plus grandes conspirations qui ait ébranlé les assises du vieil édifice. C'était pour se venger des exactions de je ne sais plus quel Gessler du lieu. Le complot avait été ourdi entre les externes et les internes ; la rumeur en avait circulé d'oreille en oreille dans la journée ; et les imaginations trottaient. Une conspiration ! jugez donc ! Harmodius et Aristogiton, le poignard de Brutus, dans l'ordre classique ; dans l'ordre romantique, des chapeaux rabattus, des manteaux relevés par des épées, des lanternes sourdes, des mots de passe dans des caveaux sombres. Au coup de six heures, une grêle de pierres et de pommes de terre vint fondre sur nous à travers les vitres brisées ; je ramassai une pomme de terre, elle était bardée d'un écrit contenant de sinistres menaces. A la même heure, dans les études d'en haut, un parti d'internes prenait les armes et proclamait la révolution. La répression fut sévère : plusieurs furent expulsés.

Salut, ma vieille classe de quatrième ! c'est par toi que j'ai débuté au collège. Je me rappelle encore mon entrée ; j'y essayai une brimade assez sévère. Un ancien me fouetta de sa casquette au travers des yeux ; un autre, tandis que j'étais levé pour répondre au professeur, dressa sur mon banc un clou, la pointe en l'air, si

bien que lorsque je me rassis, le sang coula à la place que vous savez. Le premier est aujourd'hui général de brigade, l'autre est mort colonel de cavalerie ; nous fûmes depuis de bons amis. Le maître d'alors, c'était le père Lecomte, bonne figure de bon vieux philosophe, avec cet air débonnaire et narquois d'un homme qui en a vu tant et tant, qu'il juge inutile de se donner de l'émotion. C'est lui qui nous initiait aux beautés du Jardin des racines grecques ; c'est au père Lecomte que je dois de savoir que la rime la plus riche de celles qui émaillent ce jardin est la suivante :

Eteiro, j'ordonne, je veux,
Eteiros, perruque, cheveux.

Dans cette autre salle se tenait la troisième. Je vois encore dans sa chaire la jolie tête méridionale de mon professeur Guyard. Élève de l'École normale, jeune, séduisant, plein d'avenir, mort peu de temps après.

Ici fut l'ancienne seconde ; ici enseignait M. Bouillant. Bouillant ! Par quelle plaisanterie du sort ce nom était-il venu s'appliquer au plus flegmatique des hommes ? Timide comme une jeune fille, avec une taille de tambour-major, bon comme du pain, il semblait en parlant suivre les battements ralentis de quelque métronome. Les hommes de ce tempérament, toujours éternellement les mêmes, paraissent réglés pour l'éternité ; on se demande comment et pourquoi ils meurent comme les autres ; et cependant celui-ci est mort... et regretté de tous ses élèves ; ce qui est bien la plus belle épitaphe que l'on puisse imaginer.

J'ouvre la porte de l'ancienne rhétorique ; il en sort une bouffée de noms grecs accentués d'une voix vibrante : Démosthène, Gorgias, Eschyle, Pindare ! Type bien connu à Strasbourg que le père Colin, décédé professeur à la Faculté des lettres. Grand, osseux, la tête inclinée à droite, ses yeux gris tendus en diagonale vers le ciel, avec un sourire empreint d'une sorte de virilité dédaigneuse, arpentant les trottoirs, le manteau jeté sur l'épaule, à la façon des rhéteurs de la grande époque.

Dans cette même salle se tenait chaque semaine le cours d'histoire naturelle. — Quelles saturnales, grand Dieu !

Au milieu de la classe, un petit homme à lunettes de corne, chastement drapé d'une redingote longue, tenant une fleur, que d'une main caressante il effeuille comme s'il jouait à « un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout », et tandis que d'une voix

douce il parle pistil, étamine, corolle, essence, çà et là éclatent dans la salle les cris et les piaulements de toutes les bêtes classées au Muséum. A certains jours, un squelette qui n'a plus qu'une main, se dresse grimaçant devant la chaire, et l'aimable homme entreprend la démonstration de la structure humaine. Ce sinistre spécimen n'inspire ni terreur, ni respect ; tantôt c'est une pipe qu'on enfonce dans sa mâchoire ; tantôt des moustaches qu'on lui colle sous les fosses nasales ; d'autres fois, pendant que le professeur circule dans les bancs, on hisse l'homme macabre dans sa chaire, couvert de son propre manteau et de son propre chapeau. A ces écarts tumultueux ou sacrilèges, le maître n'oppose que soupirs et remontrances attendries ; cependant quand les choses vont trop loin, on fait descendre le proviseur, qui décime les rebelles et décrète des exécutions par masses. Et à peine était-il sorti qu'un spectacle étrange se produisait. La classe entière retentissait de lamentations et de gémissements ; on entourait le professeur, on le pressait, on lui prenait les mains, on lui demandait la grâce des coupables. Telle une tribu de sauvages prisonniers se roulant aux pieds du vainqueur. Et lui, cédait toujours ; et la fois suivante c'était encore la même chose ; et pendant des années et des années, cet homme distingué, M. Lereboulet, demeura le jouet de mêmes polissonneries pieusement recueillies d'âge en âge ! Pendant qu'il enseignait, l'amour de la science l'enlevait, l'absorbait, le rendant aveugle et sourd à ce qui se passait au dehors de lui. Oh ! âme de savant, âme d'enfant !

A toi aussi un souvenir, brave abbé Bataille, maître de philosophie ! — Avec quelle vigueur toujours nouvelle, chaque année, le même jour, à la même heure, tu exécutais une charge à fond sur Condillac et Hobbes !

Halte-là ! *Risum teneatis* ! Quelle est en passant devant cette porte cette voix formidable qui me crie : « Ane ! âne ! triple âne ! » et ces injures sont suivies des roulements d'un rire épais et sardonique. Si jamais pédagogue a fait trembler des légions et des légions d'élèves, ce fut celui-là. Mathématicien distingué, mais butor, il régnait à la façon d'Yvan et de Pierre, la hache au poing.

A la dureté implacable, il ajoutait la moquerie, ce qui est le vrai tempérament du tyran. *Facetum carnificem*. — Quel silence de mort dans cette salle, lorsqu'il parcourait la liste des élèves, pour choisir celui qui devait monter au tableau ! On eût dit une scène de l'appel des condamnés pendant la Terreur. Et quand il procla-

mait les places de composition ! C'était là une de ses grandes joyusetés de tigre en liesse. Nous étions trente-trois élèves ; au vingt-cinquième commençait le peloton des ânes : à partir de la proclamation de ce numéro, sa voix prenait des intonations d'un *crescendo* d'ironie ; enfin lorsqu'arrivait le dernier, il criait : « Trente-troisième, *spes gregis* », puis, après une pause, « Mossieu X... », et aussitôt après cette plaisanterie qui se répétait bien vingt fois par an, son puissant thorax, qui depuis le n° 25 était comme soulevé par une lave montante, laissait éclater un immense tonnerre de joie. Triste et éternel effet du despotisme, la classe entière qui détestait le joug du maître, faisait chorus avec lui pour écraser môssieu X...

Et pourtant un jour, César trouva devant lui quelqu'un à qui parler, et ce quelqu'un, ce fut moi, chétif.

Appelé au tableau, ordre me fut donné de tracer un parallépipède. Je jure Dieu que je savais mon théorème ; mais le diable d'homme n'admettait pas que je pusse le savoir. Bravement, je commence, je ne tarde pas à sentir derrière moi les tiraillements d'une influence néfaste qui m'épie ; une de mes lignes se fourvoie ; j'entends un hoquet moqueur ; je perds la tête ; les autres lignes divaguent, à droite, à gauche, comme autant de ficelles agitées par le vent, Pendant ce temps, le hoquet suivait son cours. La figure achevée, je pense me sauver par la démonstration ; au premier mot, la langue me fourche ; « le paralléli *bipède*... », dis-je. — « Bipède vous-même », clame la voix tonnante, et un rire triomphant éclate comme une pétarade d'artifice. Alors j'eus un mouvement de dignité rare : calme, je dépose la craie et l'éponge, je vais prendre ma casquette et mes livres, et je sors de la classe, puis du collège.

Le cas était grave ; on en référa au proviseur ; il fut décidé que je serais mis en prison pendant douze heures. Ce genre de châtiement ne me déplut pas ; il n'avait rien de la vulgarité des cinq cents vers à copier, de la retenue, du piquet, du pain sec ; il me parut que la peine était à la hauteur de l'action commise, et comme un hommage rendu à sa noblesse ; ce fut donc avec fierté que je tendis les mains aux fers qui devaient les charger.

Cette prison était dans les combles du côté de la rue ; j'y fus introduit par un vieux domestique, le père Jozon, qui avec sa tête crépue, son teint parcheminé et sa voix grasseyante, avait l'air d'un ancien nègre passé au jaune. C'était un petit réduit blanchi à

la chaux, ayant pour tout mobilier une table, une chaise, plus un autre meuble qui sera suffisamment décrit par cela même que je ne le décrirai pas. Inutile d'ajouter que les murs étaient couverts de charges, de dessins, d'inscriptions et de pièces de vers, les unes gonflées du souffle d'Archiloque et de Juvénal, les autres, dignes des troubadours. La journée que j'y passai fut la plus délicieuse de mon temps de collègue ; oncques ne me sentis plus libre et plus gai que dans cette cage ; sifflant, chantant à mon aise, composant de la prose, des vers, faisant la sieste après mon repas, essayant des tours d'acrobate avec ma chaise, contemplant à travers la lucarne l'azur des cieux et la crête des toits ; puis, évoquant les grandes figures des prisonniers légendaires : Silvio Pellico, le héros de Picciola, le Masque de fer ; je m'imprégnais de leur atmosphère !

Je voulus le revoir, ce cachot ; j'avais quinze ans lorsque j'y fus plongé ; à cinquante-six ans j'en retrouvai le chemin sans coup férir. Seulement la porte en était fermée, et j'eus le chagrin de ne pouvoir y rentrer.

Pendant quelque temps encore j'erre par les escaliers et par les couloirs, puis je me retrouve dans la cour.

Le jour avait baissé, de sombres nuages voilaient le ciel ; partout autour de moi, l'immobilité, le silence. Par un effet subit, un grand vide, un grand froid se firent en moi et je me sentis profondément seul ; l'âme de toutes ces choses que j'avais doucement évoquées s'envola d'un coup d'aile ; il n'en resta qu'un tombeau désolé, des murs dont l'écho ne connaissait plus ma langue, un air qui n'était plus le mien, un sol sur lequel je n'étais plus qu'un étranger de passage. Le présent revit et se dresse devant moi : mort, bien mort est le passé !

J'eus hâte de sortir ; tandis que je traversais la place, une voix murmure à mon oreille : « C'est égal, cela reviendra tout de même. » C'était un homme à moustache et barbiche grises, décoré d'un ruban jaune et vert ; il m'avait deviné.

« Dieu t'entende, mon brave ! répondis-je, mais cela commence à presser. »

II.

Broglie, Breuil, Preuel ! L'époque dont je parle ne date pas d'hier ; il ne faut pas croire pour autant que de ce temps-là les mastodontes et les ichthyosaures foulait le sol de la promenade chère aux Strasbourgeois et qui doit son nom au maréchal de Broglie, comme « le Contades » doit le sien au maréchal de Contades, un autre gouverneur de la province. C'était, pour l'aspect général, le même état qu'aujourd'hui ; sauf que les marronniers étaient des tilleuls, et que l'enceinte était bordée d'une grille à hauteur de ceinture. Du côté de la rue de la Mésange, cette grille servait d'appui à l'installation d'un marchand d'engins de pêche. C'était une espèce de bohémien qui nous faisait peur à nous autres enfants : tordu, bancal, le teint bistré, l'œil enfoncé et brillant, les cheveux noirs de jais plaqués sur les tempes, un rictus démoniaque lui fendait la bouche ; sans cesse sacrant et vociférant contre le tiers et le quart, et surtout contre sa pauvre fille qui lui servait d'auxiliaire, minable créature efflanquée, avec un bandeau sur l'œil, la moitié de la figure brûlée ou rongée. Il fallait un certain courage pour s'approvisionner à ce commerce en plein vent. L'un de ses clients était l'homme aux deux jambes de bois que tout le Strasbourg de ce temps-là a connu ; avec ses gros favoris, sa mouche sous la lèvre, et son bonnet de police d'artilleur crânement posé sur sa tête ; scieur de bois de son métier, mais bien plus pêcheur que scieur, et dont chacun a vu la silhouette fantastique assise sur quelque parapet le long de l'Ill. Il avait eu, disait-il, les pieds gelés en Russie ; d'aucun chuchotaient que son accident avait eu des causes purement civiles. Allez donc après cela écrire l'histoire, même contemporaine ! A côté de cet étalage de pêche s'en trouvait un autre où l'on vendait des cerfs-volants : cerfs-volants magnifiques à la grande queue flottante, faite de papiers tortillés en papillotes, au corps constellé de soleils, de lunes, demi-lunes, quarts de lunes, d'étoiles et de coqs gaulois, le tout en papier d'or, et autour des-

quels stationnaient en permanence des gamins à l'œil allumé de convoitises. Amusement populaire entre tous à Strasbourg ! Lequel de nous, par un bon vent et par un beau soleil d'avril ou d'octobre, n'a pas lancé son cerf-volant dans les glacis de la vieille ville !

Dès le matin les bancs étaient envahis par des bonnes d'enfants et les commères des petites rues voisines, qui venaient là tricoter en plein air et échanger les cancans du quartier ; puis, entre dix heures et midi, apparaissaient les retraités qui faisaient leur petite promenade hygiénique : anciens petits employés, vieux militaires. Parmi les derniers, j'ai conservé le souvenir toujours vivant d'un groupe de cinq à six vieux de la vieille qui, à heure fixe, se donnaient rendez-vous pour arpenter au pas réglementaire le terrain de la promenade ; droits, raides, serrés dans de longues redingotes bleues qui étaient certainement d'anciennes capotes d'ordonnance transformées ; le chapeau de haute forme rappelant le schako ; la cravate de soie noire faisant deux fois le tour du cou ; pas de linge apparent ; point de moustaches ; de leur temps, les braves à trois poils avaient la lèvre et le menton ras. Combien de pékins aujourd'hui, herboristes, horlogers, comptables, rentiers et autres personnes de profession douce, se taillent des moustaches d'une truculence à épouvanter l'Europe ! Leur aspect était sévère ; rarement ils prononçaient une parole ; quand un corps de troupe venait à passer, ils s'arrêtaient un instant, et d'un seul mouvement échangeaient entre eux un regard, puis c'était tout. Ce que disait ce simple regard d'une seconde, il faudrait beaucoup de pages pour le définir ; j'y renonce pour aujourd'hui. Deux d'entre eux seulement étaient décorés ; la chose était rare de ce temps-là ; c'était une distinction. Ils portaient leur insigne à la plus haute boutonnière ; ce n'était pas un de ces légers rubans posés en chiquenaude sur un coin de l'habit, avec cette négligence souverainement élégante de tel attaché de cabinet décoré en liquidation de ministère, après trois mois de services exceptionnels ; c'était bel et bien un large et long ruban bien rouge, comme le portaient ceux qui l'avaient teint de leur sang. Je l'ai vu se fondre graduellement ce groupe de vétérans de la République et de l'Empire qui a fini par se réduire à un seul. Fidèle au rendez-vous, il venait à l'heure dite suivre le sillon qu'il avait tant de fois frayé avec les siens, et s'asseoir sur le même banc ; toujours droit, toujours digne, défilant devant la mort comme jadis il défilait devant son drapeau victorieux ; puis un jour il



Un scieur de bois de Strasbourg. — Dessin inédit de Charles Lallemand.

disparu à son tour. Quand aujourd'hui je vois certaines tournures échinées et certains airs dégingandés, je songe à ces braves gens. Était-ce des intelligences de premier ordre, et d'une culture supérieure ? Non, certes ; et ce n'était pas là leur affaire ; mais ils avaient la saine clairvoyance du devoir et de l'honneur ; et cela leur a suffi pour faire les choses qu'ils ont faites ; et ces choses ont été grandes. La science dirige les héros ; autre chose les fait naître ; autre chose les inspire ; et mon humble avis est qu'il est essentiel qu'on en tienne compte. On s'apercevra peut-être un jour que trop de science administrée et exigée de haut en bas et de droite et de gauche devient un embarras plutôt qu'un élément de succès et de salut. Il faut de tout dans les armées, même des soldats. Et il en sera ainsi pour le gouvernement des peuples, surtout lorsque les peuples se gouvernent eux-mêmes ; dans une nation qui ne serait plus composée que de grands esprits, d'hommes d'esprit et d'autres croyant l'être, les simples d'esprit se payeront au poids de l'or. Là-dessus, je me tais ; car tel court après Montesquieu qui attrape M. Prudhomme.

L'après-midi en hiver et le soir en été, le Broglie devenait le rendez-vous de tous ceux qui avaient du loisir, soit professionnel, soit d'occasion. Avait-on quelques minutes à soi, vite on allait au Broglie, et l'on était sûr d'y rencontrer quelqu'un ou d'y apprendre quelque chose. Toute révérence gardée, et sans vouloir offenser Paris qui a pour la province des susceptibilités de petite ville, c'était pour nous ce qu'était alors le boulevard des Italiens ; et n'en déplaise encore à la grande ville, il y avait là des femmes élégantes et portant bien, et des gens de goût, et des gens ayant de l'esprit ; non pas de celui que chaque courrier du matin vient déballer comme une confection à l'usage de tout le monde, mais du bon esprit de terroir ; avec une saveur originale entre tous, des saillies empreintes de pittoresque et d'humour ; pas bruyant, ni agité, mais très observateur, très malin, pas dupe du tout ; avec une pointe de gaieté goguenarde et dont il fallait se méfier, surtout ceux qui voulaient faire de l'embarras et jeter de la poudre aux yeux, genre qui n'a jamais fructifié dans Strasbourg.

Et les dimanches et les jours de fête ! Quelle affluence de toutes les classes ! On se marchait sur les talons. Ils ne sont pas rares ceux qui en 1869, 1870, ont encore assisté à de ces triomphales soirées, alors surtout que jouait la musique d'élite des pontonniers, ces enfants chéris de Strasbourg ! Quel sentiment de plaisir cordial

et communicatif dans tout le monde ! Et aussi quel sens rare de la musique ! Mais retournons à notre point de départ ; mieux vaut cela que de rester en face du lendemain évoqué par ces dates.

Non, je ne déposerai pas la plume avant d'exposer ici l'image que je t'ai élevée dans ma mémoire, ô Napoleonskopf, Preuelknopf, Mort-vivant, agent de la police municipale, spécialement investi de la surveillance du Broglie d'alors, avec charge d'expulser les chiens qui manquaient de respect aux arbres, et de dissiper les gamins qui jouaient au kiney ou aux billes, ou qui, tambour battant et drapeau flottant, se jetaient par bandes entre les jambes des promeneurs ! Courtaud, replet, un bon petit ventre palpitant comme une gelée sur de toutes petites jambes taillées en poteaux ; une bonne grosse figure glabre, un œil glauque et paterne, que parfois, mais vainement, il cherchait à rendre terrible ou profond ; affublé d'une capote à deux rangs de boutons de cuivre, traversée par un jaune baudrier, coiffé d'un majestueux tricorne posé en bataille, il offrait assez bien la charge de l'Empereur à la redingote qui jadis couronnait la colonne de la place Vendôme. De là ce surnom de Napoleonskopf, surnom ironique, mais qu'il agréait comme un sérieux hommage, persuadé qu'il était de cette illustre ressemblance. Mais à côté de « Napoleonskopf » il y avait « Preuelknopf », ce qui était le sobriquet que lui lancaient les gamins, et qu'il considérait comme une intolérable offense, un véritable attentat. Knopf, diminutif Knœpfel ; tout Alsacien sait quelle image cela exprime. Quant à « Mort-vivant », c'était lui-même qui se l'était décerné. Petit tambour dans la Grande-Armée ; porté pour mort après Leipzig, il avait quelque temps après reparu dans sa ville natale. Il racontait cette histoire à qui voulait l'entendre ; le fond du libretto était toujours le même, mais les variations et les fioritures se multipliaient avec les ans. Parfois les garçons de place et les interprètes le faisaient poser devant des Anglais de passage ; c'était décidément un type légendaire, et le bonhomme aimait à savourer sa légende. Il fallait voir de quel air d'importance, tempérée de condescendance d'ailleurs, il jacassait avec les bonnes femmes assises sur les bancs. Il se cambrait, parlait à voix grave, avec tout le prestige que lui donnaient le souvenir de son aventure militaire, le sentiment de son type auguste, et son caractère d'agent de l'autorité publique, initié aux choses du gouvernement de la ville. Mais, hélas ! tout à coup retentissaient aux entours les cris répétés de Preuelknopf. En un clin d'œil, tout ce prestige tombait à terre !

Enflammé d'un noble courroux, la canne haute, l'infortuné survivant de Leipzig, fondait sur ses obscurs blasphémateurs, qui à son approche s'éparpillaient comme la poussière, puis se reformaient en répétant leurs insolentes clameurs. Ahuri, hors de lui, semblable à un gros hibou au milieu d'une ronde d'étourneaux moqueurs, il manœuvrait, chargeait, gesticulait en aveugle, à tort et à travers. Un jour, je fus une de ses victimes; d'un coup de sa canne il abattit ma coiffure. C'était injuste, car je n'avais rien fait.

Or, ce couvre-chef n'était ni plus ni moins qu'un chapska polonais. Je le vois encore avec sa coiffe de cuir carmin, et le dessus en drap brun agrémenté de filets d'or ! Avais-je assez tourmenté mes parents pour l'obtenir ! Telle était la mode pour les enfants ; quelques années plus tôt, j'eusse intrigué pour être habillé en palicars. C'était le culte des héros qui alors dictait ses noms à la mode. Bolivar, le libérateur de l'Amérique du Sud, avait donné le sien à un chapeau qu'ont porté nos pères ; Quiroga, le chef de l'armée constitutionnelle d'Espagne, a un manteau. Coiffure de guerre des Kosiusko et des Poniatowski, quelle destinée a été la vôtre ? Allez voir dans les bals masqués et dans les théâtres à gaudriole. Ce que l'on a fait d'esprit là-dessus est incroyable ; et cela n'est pas encore fini ! Pourquoi cette dégradation après tant d'apothéoses ? Pourquoi ?... Le ridicule a prononcé, son arrêt est sans appel ; et le ridicule ne donne jamais ses motifs. Il y a de ces vilénies dans l'âme des peuples ; des besoins de ricanement et de souillure en réaction d'exaltations généreuses ; de méchantes voluptés d'enfant à piétiner sur ce qui a été aimé et admiré. Beaucoup d'entre nous ont ri autrefois de ces choses, qui ne sont plus disposés à en rire ; ils ont fait des retours sur eux-mêmes, et ils se sont inquiétés de ces soubresauts de fantaisie qui peuvent porter atteinte à d'autres causes, d'autres sympathies, d'autres tâches à remplir !

Au temps où nous sommes, ce n'est plus l'enthousiasme qui règne sur la mode ; le genre est à l'anglomanie, qui pour la quatrième fois au moins est venu conquérir la France, en dépit du refrain de l'opéra de *Charles VI*. Est-ce l'effet d'une violente amour pour l'Angleterre et pour les Anglais ? Qui, diable, y songe ? Quoi qu'il en soit, les sentiments sont entrés dans la période froide ; l'émotion est une faiblesse, la passion une incorrection, l'admiration ou l'indignation presque une incongruité ; les tempéraments se dressent et s'entraînent à l'anglaise ; à l'anglaise sont habillés nos fils, avec de grosses étoffes, de gros gants qui leur font de



Le Preuelknopf. — Dessin inédit de Charles Lallemand.

grosses pattes, de gros souliers pointus qui leur font les pieds longs, lourds, plats et gros. Pure affaire de toilette, dira-t-on, et qui ne gâte rien au fond ! D'accord ; mais, je vous le demande, y a-t-il bien lieu de se moquer de ce pauvre chapska que portait votre serviteur au temps que Louis-Philippe régnait et que le Preuelknopf était gouverneur du Broglie de Strasbourg ?

Quant à celui-ci, il a disparu de la scène publique vers 1849, et j'ignore ce qu'il est devenu ; toutefois, puis-je prendre sur moi d'affirmer que le Mort-vivant n'est plus vivant, et que, n'étant plus que mort, cette fois il est bien mort, et dans un lieu d'où l'on ne revient plus ?

Et pourquoi reviendrait-il d'ailleurs, le brave homme, et quelle surprise de joie éprouverait-il de se revoir sur son Broglie ? Reste là-bas, mon pauvre vieux : ce n'est pas le moment ; la police est bien faite, la place est prise ; et ceux qui la tiennent disent que c'est pour longtemps. Cependant, puisqu'il t'a été donné, à toi, de ressusciter un jour, pourquoi ne verrait-on pas d'autres réveils et d'autres résurrections ?



TEMPORIS ACTI

III.

LE CHRISTKINDELS-MÄRK.

Marché de l'Enfant Jésus; Foire de Noël ! Dans mes premières années, je l'ai connu sur la place du Château. C'était un tohu-bohu de baraques de planches, les unes vastes comme l'arche de Noë, d'autres petites et étriquées, où se tenait tapie quelque pauvre vieille figure grelottante qui vendait quelque chose pour un sou. Le soir, pour éclairer ces splendeurs, il n'était pas alors question de gaz; la bougie était hors de prix, il est vrai qu'elle était en cire; on allumait, ici, le quinquet fumeux, ailleurs, la chandelle coulante avec ses mouchettes, ou bien la simple lampe de cuisine avec son globe rempli d'huile, dans lequel s'enroulait une longue mèche plate, semblable à un de ces ténias que l'on voit aux devantures de certaines pharmacies. — Enfin, c'était la lune, lorsque lune il y avait. Ni brillant, ni élégant, ni confortable, certes; mais comme on ne connaissait pas mieux, on le prenait ainsi, et on le prenait gaiement. La civilisation ne contente pas seulement les besoins, en quoi elle a raison; mais elle crée des besoins nouveaux, en quoi elle se trompe, car elle rend l'humanité terriblement douillette. Et puis c'était d'un pittoresque ! Je défie de faire du pittoresque sans y mêler quelque laideur. D'un côté, les pignons historiés du *Frauenhaus*; les toits aigus de l'ancien hôtel du Cerf; de l'autre les assises de la flèche sacrée s'élançant à perte de vue, et d'où s'échappaient soit des bourdonnements mystérieux de chants et d'orgues, soit de joyeuses et triomphantes volées de cloches, la veille notamment du jour du Sauveur; et quand ces toits, ces tourelles, ces statues, ces aiguilles de pierre étaient saupoudrés d'une neige scintillant aux feux d'un gai soleil ou aux rayonnements argentés de la lune; quels effets, quel tableau !

Point de spectacles de bateleurs, de phénomènes; ces exhibitions étaient réservées pour la foire Saint-Jean; c'était avant tout la fête des enfants, avec un caractère intime, naïf, religieux, sans

mélange de vulgarités et d'attractions grossières. Les jouets, les friandises y tenaient le premier rang.

Et tout d'abord l'arbre de Noël. Des forêts de sapins détachés des Vosges se dressaient sur la place ; il y en avait de toutes les tailles, de tous les prix ; le plus pauvre ménage voulait avoir le sien, et y consacrait son dernier sou. Les agréments qu'on y suspendait variaient suivant les fortunes ; mais il y avait un fond d'ornements consacrés par la tradition, et qui étaient d'une rigueur absolue. C'étaient des bougies colorées, des noix enveloppées de papier d'or, des pommes d'api aux joues bien rouges ; des petites trompettes de bois peintes en jaune, des pipes en sucre rouge, des *Knackwürst* en chocolat, des pains d'épice plats et oblongs, dont l'un des côtés était frotté d'une glaçure de sucre, des banderoles en papier tricolores ; et enfin, pour le couronnement de l'arbre, une poupée ailée, avec une perruque en ouate, étendant les bras au milieu d'une gloire de clinquant doré ! C'était l'ange de Noël, l'annonciateur de la bonne nouvelle.

Rappellerai-je la cérémonie qui dans les familles précédait l'exhibition de cet arbre ? La veille du grand jour les enfants étaient réunis et groupés ; la famille entière était présente ; les domestiques aussi participaient à la fête et à ses munificences. Tout à coup une clochette retentissait dans le couloir ; le bruit approche, devient plus intense ; enfin apparaît une belle dame blanche au visage voilé, avec un beau diadème d'or sur la tête : c'était la mère de l'Enfant Jésus ; puis, à sa suite, un personnage bizarre, barbouillé, tordu, bossu, chevelu, barbu et mal vêtu, une hotte sur le dos, un balai à la main, soufflant, grognant, tempêtant ; c'est Hans Trapp. Les enfants tombent à genoux et prient ; Hans Trapp va et vient, fourrage au milieu d'eux, cherchant le plus méchant pour le plonger dans sa hotte. La terreur est au comble ; mais alors s'élève la voix douce et chantante de la Vierge, qui pardonne, bénit, et les convie tous à la fête ; la porte de la chambre voisine s'ouvre, et l'arbre se déploie dans toute sa splendeur, dressé sur une table où s'étaient les cadeaux ; la distribution commence.

Quant aux jouets qui se vendaient sur le marché, citons-en quelques-uns, à cause de leur type local et populaire.

Ici c'est la Gäns-Greth (Greth, Margreth, Marguerite des oies) : honnête poupée en bois et faite au tour du haut en bas ; une petite tête richement enluminée, surplombée d'un beau chapeau plat comme un couvercle ; un corsage moulé en forme de toupie, par

devant surtout; la jupe cylindrique et d'aplomb comme un pied de quille; dans l'une de ses mains, une baguette, qu'elle tient avec la majesté d'une reine portant son sceptre; devant elle deux oies. Prix: dix centimes. Cette poupée est surtout affectionnée des enfants de la campagne. — Dans les modèles perfectionnés, se trouve une petite manivelle qui fait grincer un fil de laiton; et au son d'une aigrette ritournelle le bras armé de la bergère se lève et s'abat solennellement sur le derrière des deux volatiles.

Plus loin, quel est ce particulier habillé de couleurs vives, accroupi sur lui-même? La figure exprime à la fois l'effort et la béatitude; au *verso* s'aperçoit une pièce d'or extraite à demi. Que signifie cette figure? Elle a évidemment son histoire, sa légende. J'ai comme un vague souvenir de l'avoir vue sous la forme d'une tirelire; la bouche recevait les sous, et, à la sortie, le cuivre s'était fait or. Si cela est, nous avons la clef de l'allégorie; et chacun saisira le haut enseignement économique qui s'en dégage. La première syllabe du nom de ce bonhomme est *Gold*; quant au reste, ma foi; vous le devinerez bien tout seul.

Et cette noire poupée en bois? Est-ce un arlequin en deuil de père et mère, un Crispin de l'ancienne comédie, ou la charge de l'Homme de fer?

Ah! Celui-là est un type populaire entre tous et qui nous appartient bien! Qui ne l'a pas vue, se profilant au passage le long d'un mur, cette fantastique silhouette? Tout de noir vêtu, et pour cause; serré dans une sorte de pourpoint et de haut-de-chausse collant, le crâne couvert d'une cape qui vient lui envelopper le cou, à la façon d'un heaume du *xii^e* siècle; l'échelle au bras, la verge à la main, et pour couronnement, un chapeau de général sur la tête du maître; un chapeau de haute forme sur celle de l'apprenti: c'est le *Kaminfeger*!

Pourquoi ces coiffures imposantes qui annonçaient comme une prétention à l'exercice d'une profession libérale, et à la qualité de ce que nous appelons aujourd'hui un gentleman? Je me suis laissé dire que, dans l'ancienne République de Strasbourg, le chef de la corporation des ramoneurs était un dignitaire de premier rang parmi les corps de métier. — Quoi qu'il en soit, le *Kaminfeger* est depuis longtemps dans Strasbourg un personnage environné de je ne sais quel prestige légendaire. Justicier mystérieux, c'est du *Kaminfeger* qu'on menace les enfants quand ils ne sont pas sages; s'il arrive dans la maison, ils le regardent à travers la fente de la porte, et se sauvent

quand il tourne de leur côté ses yeux blancs. — Il y a bien par-ci, par-là, quelques polissons, ne croyant ni à Dieu ni à diable, qui le chansonnent dans la rue :

Kaminfeger

Steckeletreger!

mais c'est de loin et par derrière.

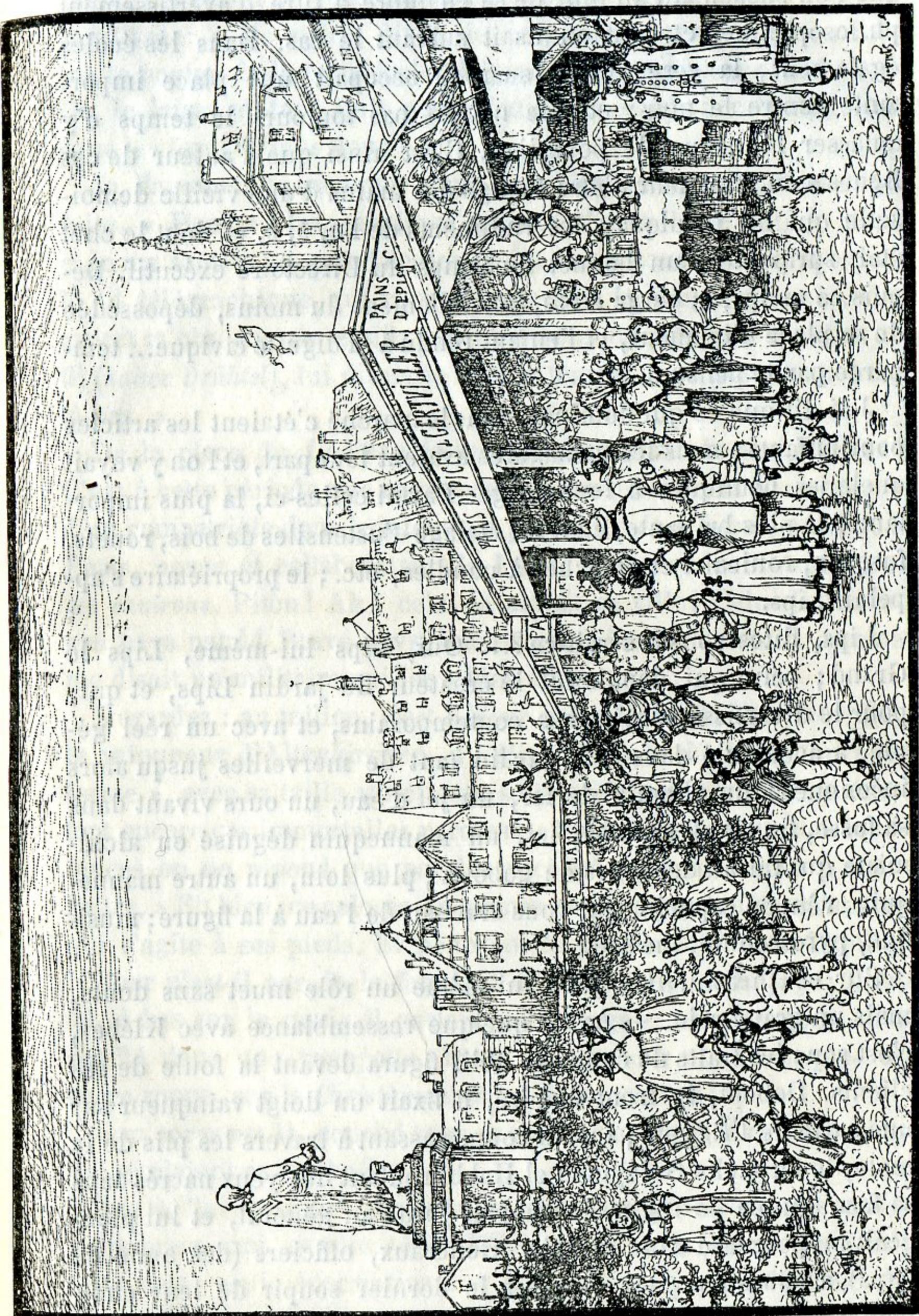
Généralement il paraît triste, sévère, muet. — Aucuns disent pourtant qu'il s'humanise dans les cuisines. Rentré dans son foyer et dépouillé de ses insignes, il est le centre des cancans du quartier, et apporte le contingent des observations et des historiettes qu'il recueille dans les intérieurs où il pénètre pour l'exercice de ses fonctions. Dans ce milieu, son poids et son autorité sont considérables.

Halte! — Fixe! — Présentez armes! C'est ici la boutique aux soldats; soldats de carton peint, et supérieurement peints, ma foi, et collés sur des blocs de bois. Je ne sais si je me trompe, mais c'est là un produit purement indigène; le fait est que je n'en ai pas rencontré de ce genre nulle part ailleurs. Quelle attraction, quelles convoitises autour de ce jouet! Combien n'a-t-il pas déterminé de nobles vocations! Ce que ces soldats de carton ont fait de soldats en chair et en os n'est pas à dire; et chose plus curieuse encore, le fanatisme de ce jeu vous suivait parfois bien au delà du jeune âge. Qui n'a pas connu à Strasbourg deux hommes graves, aujourd'hui décédés, l'un notaire, l'autre haut dignitaire de la confession d'Augsbourg, qui possédaient ensemble un corps d'armée d'environ 1,200 hommes. A certaines époques, ils les dressaient pour une grande parade, et invitaient leurs parents et amis aux honneurs de la revue. Qu'est devenue cette armée? Certes cette collection en vaut bien une autre; ne serait-ce que comme document historique pour savoir quelle était à cette époque la tenue de l'armée française. Il y a si longtemps que nous n'avons vu de soldats habillés, que, vrai, ceux-là nous feraient plaisir.

Pour les friandises, ai-je besoin de citer le pain d'épice de Gertwiller?

A un degré plus humble, très humble, nous trouvons le *Zuckerpapier*; c'étaient des feuilles de papier sur lesquelles les pâtisseries avaient rangé les biscuits et les macarons sortant du four; après l'enlèvement, il y restait quelques résidus de pâte que les gamins léchaient avec ardeur. Douze feuilles pour un sou!

La *Zuckerruthe*! — C'est une verge dont les baguettes sont tein-



LE KRISTINDELS-MÄRK EN 1865 (d'après un dessin inédit de M. A. Touché).

tes en rouge, et semées à leur extrémité de gouttelettes de sucre cristallisé. Quand l'enfant avait savouré le sucre, restait la verge, que l'on suspendait au mur de sa chambre à titre d'avertissement philosophique, et dont on usait suivant le cas. Dans les écoles également, la verge (non sucrée) occupait une place importante contre le mur; et elle n'avait pas toujours le temps d'y amasser beaucoup de poussière. C'est ainsi que l'auteur de ces lignes a eu l'honneur d'être fustigé des mains d'une vieille demoiselle qui lui inculquait les rudiments de l'*a, b, c*, et dont le chef était surmonté d'un bonnet du temps du Directoire exécutif. Depuis ce temps, la verge a été, officiellement du moins, dépossédée de sa place d'honneur, et l'enfant rendu à sa dignité civique... tempérée par le pensum.

J'ai dit que ce qui dominait dans le marché c'étaient les articles pour enfants; mais les ménagères avaient leur part, et l'on y voyait quelques boutiques à leur usage. Parmi celles-ci, la plus importante, la plus brillante, était un étalage d'ustensiles de bois, rouets, fuseaux, rouleaux et planches à nouilles, etc.; le propriétaire s'appelait Lips.

Lips, dites-vous? serait-ce?... Oui, Lips lui-même, Lips le Grand; celui qui depuis fut le créateur du jardin Lips, et qui, pour le divertissement de ses contemporains, et avec un réel génie, a accumulé dans ledit jardin tant de merveilles jusqu'alors inconnues; un chemin de fer, un jet d'eau, un ours vivant dans sa fosse, un tir au pistolet; ici, un mannequin déguisé en alchimiste qui faisait des tours de gobelet; plus loin, un autre mannequin, vêtu en capucin, qui vous crachait de l'eau à la figure; musique, pyrotechnie, théâtre!

Sur ce théâtre, il a joué lui-même un rôle muet sans doute, mais un grand rôle. — Ayant quelque ressemblance avec Kléber, c'est sous les traits de ce héros qu'il figura devant la foule de ses clients. Debout, le front inspiré, il fixait un doigt vainqueur sur une carte de l'Égypte; tout à coup, passant à travers les plis de la tente, le farouche Suleyman el Habbi roulant des yeux nacrés dans sa face teintée de réglisse, rampait jusqu'au général, et lui plongeait un poignard dans le sein. Généraux, officiers (des amis de Lips), accouraient pour recevoir le dernier soupir de leur chef, lequel ne le rendait d'ailleurs qu'après s'être livré à une série de poses plastiques dignes du crayon de l'Académie. C'était superbe, de conviction surtout!

Trop artiste pour faire fortune, un beau jour le brave homme entrevit la ruine. De ce temps-là, la faillite entraînait la prison ; affolé, il s'enfuit à l'étranger, mais quelques jours après il vint se constituer : « Me voici, dit-il, je ne peux pas vivre si je ne vois pas le bouton de la cathédrale ; faites de moi ce que vous voudrez. » On le laissa et tout finit pour le mieux. — Lips persécuté ! Lips dans les fers ! Allons donc !

Je l'ai entendu raconter dans son langage les péripéties de sa fuite. « Pendant les premières stations, disait-il, cela allait bien, et je me sentais un grand soulagement ; mais tout à coup j'aperçois le fil télégraphique qui courait avec moi le long de la voie. Cet aspect m'obséda, me terrifia jusqu'au bout du voyage. Gredin de fil (*kaiwe Drähtel*), lui disais-je tout le temps, ne va pas m'annoncer là-bas. »

De la place du Château le marché émigra sur la place Kléber. C'est à cette période que se rapporte le dessin ci-joint dû au crayon d'un compatriote dont le talent n'a pas tardé à se faire connaître à Paris, neveu et collaborateur de Piton, l'auteur de *Strasbourg et ses environs*. Piton ! Ah ! celui-là aimait sa ville ! Celui-là aimait son pays natal ! Brave pays, braves gens, braves soldats ! comme me disait un militaire qui les a bien connus.

Regardez : au milieu, c'est Kléber qui préside à la fête. Le voilà, le vainqueur d'Altenkirchen, d'Héliopolis, « le *dieu Mars* en uniforme », avec sa taille athlétique, sa tête fière ; sur ses lèvres éclatent encore ces immortelles paroles : « Soldats, à de pareilles insolences on ne répond que par des victoires, préparez-vous à combattre. » Eh bien, ce colosse de bronze ne gêne pas la fête enfantine qui s'agite à ses pieds. Et pourquoi la gênerait-il ? Jean-Baptiste Kléber n'est-il pas de la famille ? C'est un enfant du pays ; il est né là-bas sur le quai ; il parlait notre langue ; comme nous, il a soufflé dans une trompette, battu du tambour, fumé sa pipe en sucre rouge, sur le *Christkindelsmärk* de son temps !

Son corps est là, couché sous sa statue ; mais où sont les soldats qui gardaient sa tombe ?

Après l'avoir salué, portons aussi nos regards vers cet autre monument qui se dresse solitaire près de la route de Kehl, avec cette seule inscription : « Au général Desaix, l'armée du Rhin, 1800. » Quelle mâle simplicité dans cette sculpture ! Quoi de plus éloquent que ces simples mots ! Et plus loin, là-bas, au delà du Rhin, voyez cette pyramide. Encore un

coin de terre, qui appartient à la France ; c'est là qu'est tombé Turenne.

Un dernier coup d'œil sur notre champ de foire ; oui, c'est bien ainsi qu'il était dans nos dernières années françaises ; une seule observation, cher artiste, une seule, mais elle est grave ; tout y est dans votre œuvre, tout ce que nous aimons à y voir ; mais parmi les chers soldats que vous y faites circuler, — où est le pontonnier ? Dans cette fête strasbourgeoise, pas de pontonnier ! — Y avez-vous songé !

Comme on le voit, nous sommes loin de l'âge héroïque des baraques ; aux *Ständle* de planches de sapin, ont succédé de vastes galeries symétriques avec marquises, trottoirs, girandoles et le reste. — Oui, tout cela est élégant, correct, confortable, d'une belle ordonnance, — et pourtant quand je me reporte...

« Allons, *temporis acti*, allez-vous encore maugréer contre votre siècle ! »

Hélas ! mes amis, ce n'est pas à mon siècle que j'en veux ; c'est à mon demi-siècle... et le pouce.

A. BURCK.

TEMPORIS ACTI

IV.

S' B E E R H U S.

Toc, toc ; *frischangestoches* ! Deux vigoureux et solennels coups de maillet frappés par le *fax* sur le bouchon du tonnelet que l'on attaque, et c'est un branle-bas dans toute la salle ; en un clin d'œil, et par un même mouvement, toutes les chopes se vident, et chacun de tendre son verre pour le voir remplacer par un autre, contenant le premier jet de la bière mousseuse. Pas question alors dans tout Strasbourg de la pression muette qui, aujourd'hui, amène doucement le précieux liquide depuis la cave jusqu'au débit ; *in illo tempore* (mettons 35 à 40 ans) les chopes (qui n'étaient pas encore baptisées bocks) tenaient à peu près le double du verre actuel ; ce n'étaient point de ces élégants cristaux, avec ces formidables talons qui, par des reflets fallacieusement ménagés, donnent l'illusion d'un fond de liquide descendant jusqu'au niveau de la table ; mais de grands diables de verres à la bonne et loyale mesure, s'élargissant depuis la base, à la façon des shakos de la garde nationale de 1830, et agrémentés à l'extérieur de saillies en forme de perles. Outre cela, il y avait la canette contenant deux chopes ; le moss en valant quatre, brocs en terre grise avec fermoirs en étain, et portant sur l'abdomen, marqués en bleu, les deux triangles sacramentels enchevêtrés de manière à former une étoile. — Quelle est l'origine de cette étoile qui complète si gaiement l'enseigne des débits de boisson en Alsace, et porte alors dans son milieu tantôt une chope projetant sa mousse comme un plumet retombant, ou bien une chopine de vin blanc avec son verre ? Je laisse aux archéologues de la contrée le soin de le rechercher.

Pour l'aspect général de la salle, nous prendrons, si vous voulez, comme type, une brasserie aujourd'hui disparue, et qui offrait bien la physionomie la plus complète d'une brasserie du temps jadis. C'était « le Géant », à côté de l'église Saint-Guillaume ; « le

Géant » avec sa formidable enseigne peinte sur toute la largeur du mur, et qui représentait David en train de lapider Goliath. Le colosse à figure d'ogre portait un costume de général romain, et de son casque jaillissait un vigoureux bouquet de panaches semblable à un palmier multicolore. L'histoire de ce fait mémorable se lisait en lettres gothiques sur les flancs de l'image. D'après le style de cette fresque qui paraissait prise sur une enluminure de quelque vieille Bible, elle devait bien remonter à plus de trois cents années.

La salle est enfumée et passablement sombre ; des lambris peints en jaune courent le long des murs à hauteur d'homme ; les bancs et les tables, ainsi que les poutres en saillie du plafond sont frottés de la même couleur. Le soir venu, sur chaque table, une chandelle avec des mouchettes ; au milieu de la *Stube*, un poêle de fonte derrière lequel sont empilés les tonneaux vidés pendant la journée, plus le tonneau en vidange et que l'on a approché de la chaleur pour lui demander plus de mousse. Le comptoir où trône la dame du lieu est chargé de portions de fromage, de petits pains et de bretzelles ; et au-dessus se balancent au gré des courants d'air des guirlandes de saucisses et de harengs secs. A l'état ordinaire, l'assemblée est plutôt bourdonnante que bruyante ; point de chants ni de tumulte ; le service est fait par des bonnes qui n'ont rien des « petites dames » aux mines futées et chlorotiques qui desservent « les brasseries à femmés de Paris » ; ce sont de solides et vaillantes filles aux joues et à la poitrine fermes, et dont la main, non moins ferme, sait exécuter les compagnons trop hardis. De temps à autre, on voit l'une d'elles plonger un fer rougi au feu dans le verre d'un consommateur ; la bière devient blanche, et monte comme du lait. Remède sans égal, paraît-il, contre le rhume. De banc en banc circulent des marchands de châtaignes (*ganz heiss*), et d'autres colporteurs de menus objets.

Et à propos de ceux-ci, pourquoi, après tant et tant d'années que tu appartiens à l'éternel oubli, viens-tu tout à coup te dresser dans ma mémoire, vieux spectre peinturluré et ridicule, affublé d'un chapeau de dame aux plumes fripées, et d'oripeaux effilochés et criards à la façon de ces chiens savants qu'on fait danser au son d'une serinette ! Fantastique créature, jolie autrefois, disait-on, et folâtre, et persistant à minauder, à cligner de ses yeux cuits et à pincer des sourires de sa bouche vide ! C'était affreux ! Elle s'appelait Séraphine, et elle vendait du faux. Du faux, c'était complet ! Que diable aurait-il pu vendre autre chose, ce pauvre être artificiel ?

Mais j'entends de divins accords ;... ce sont messieurs les musiciens ordinaires de ces lieux. Il y avait surtout un certain trio de violons dont le chef était un grand aveugle que ses confrères conduisaient par la manche. Long, maigre, sec, le nez descendant en pointe, le cou rengorgé, il marchait de l'air d'une cigogne accompagnée de ses petits. De temps en temps, après que l'on s'était assuré que la police n'était pas là (brave police d'alors, elle ne demandait qu'à s'en aller !), le public réclamait la *Marseillaise* ; et alors... non, jamais *Marseillaise* plus déchirante n'a éclaté sous le beau ciel de France ! Les trois violons se couraient après avec la furie de jockeys lancés sur une piste ; le premier criait déjà « aux armes ! » que le troisième mugissait encore contre les « féroces soldats » ! Quant au public, il était transporté !

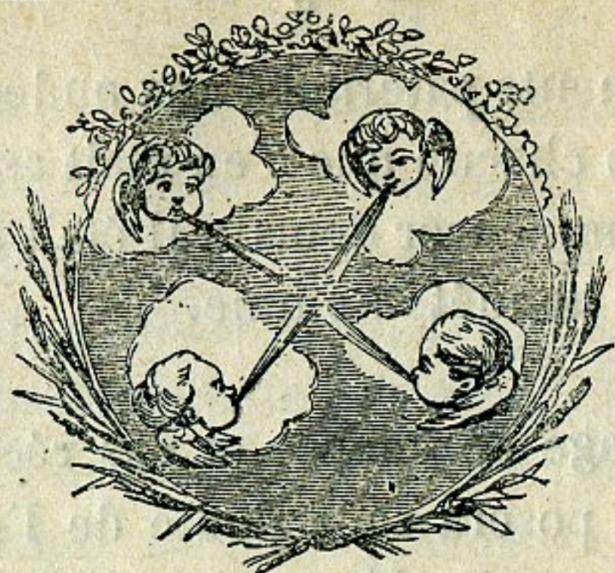
Et les frères Bousquet ! qui se souvient de ces musiciens-là ? — (Mon Dieu ! que tout cela est loin ; bien loin ! que tout cela est vieux ; bien vieux !) Ces frères étaient au nombre de six ; et tous les six bossus, bancals, crochus, tordus de-ci de-là comme autant d'arbres nains violentés par la tempête. Quand on les voyait gigoter de par les rues, on eût dit un groupe de kobolds chevauchant sur des instruments à musique, ou un peloton de crabes en goquette. Eux aussi raclaient dans les lieux publics, mais ils avaient aussi la clientèle des familles, et jouaient spécialement dans les bals d'enfants.

Alors la chope coûtait deux sous ; c'était l'antique usage, et malheur à qui eût osé y toucher ! On ne s'en est pas gêné depuis ; et là où les deux sous sont restés, la chope a diminué. « Tout augmente », ne cesse-t-on pas de crier, oui, tout, hélas ! excepté le poids et le volume des choses vendues ! Quant à la bière que l'on buvait, elle n'avait pas certes la coquetterie d'aspect et les blanches et hautes cravates de la bière actuelle ; mais on lui rendra du moins cet hommage qu'elle contenait suffisamment d'orge et de houblon ; et que son exercice était antérieur à ce magnifique essor qui de nos jours a entraîné les sciences chimiques et pharmaceutiques dans la concurrence à mort qu'elles ont vouée aux produits de la nature.

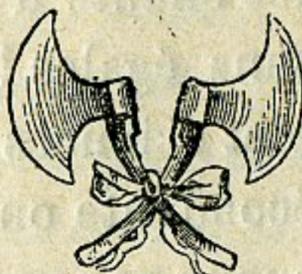
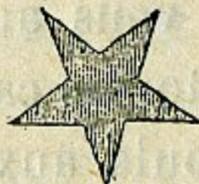
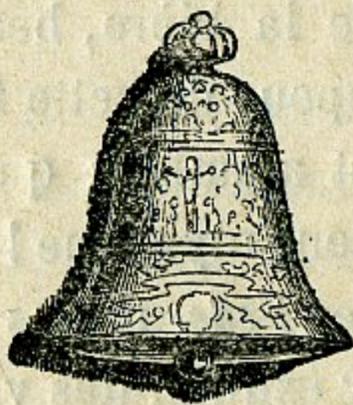
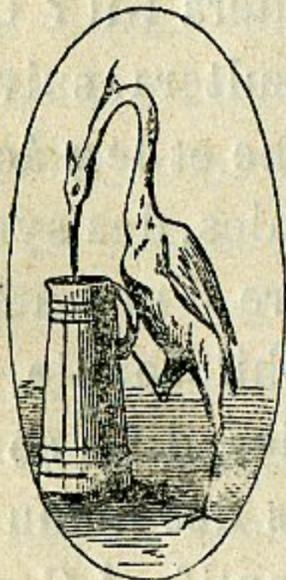
Telle était la physionomie des brasseries de ce temps-là, et dont beaucoup existent d'ailleurs encore et sous les mêmes enseignes, avec, bien entendu, les progrès apportés par le temps.

Ajoutons que dans chacune d'elles il y avait un compartiment ou un cabinet réservé pour les habitués notables. C'étaient généralement des gens d'un certain âge, savourant, fumant et devisant sur le mode grave. Il ne faisait pas toujours bon de les troubler dans leur retraite ; à preuve ce qui nous advint à un ami et à moi, dans le cabinet du Luxhof. Là siégeait en souveraine, une société qui avait pour président un honorable commerçant de la place Gutenberg. Un soir, pour taquiner et faire poser quelque peu les membres de ce cénacle, nous fîmes irruption passablement cavalière dans son domaine. Silence glacial ; les pipes et les verres restent en suspens ; le président darde sur nous un œil chargé d'une foudre latente ; il nous sembla que d'un instant à l'autre il allait nous sommer de comparoir devant l'assemblée constituée en tribunal de la Sainte-Vehme, pour violation des arcanes du temple. Courte fut notre envie de rire ; nous filâmes sans bruit, et nous étions, ma foi, si impressionnés, que pendant bien cinq minutes nous n'échangeâmes pas une parole.

De 1847 à 1850 commencèrent à fleurir les premiers estaminets. L'estaminet n'est autre que la brasserie modernisée, plus claire, plus confortable, mieux aménagée, avec la bière plus chère, cela va sans dire. Jusque-là il avait été assez mal porté d'entrer dans une brasserie ; « il va à la brasserie », était une mauvaise note pour un fils de famille ; l'élégance relative des estaminets fit tomber ces sévérités, et peu à peu, le culte de la chope trouva des adeptes dans les milieux les plus difficiles. Pour autant les anciennes brasseries ne furent pas sensiblement atteintes ; l'élément populaire leur resta, ainsi que la clientèle du quartier ; et puis les amateurs sérieux y revenaient quand la bière y était bonne, sans chicaner sur les bagatelles de la mise en scène. Nombreuses étaient à Strasbourg les sociétés, ou plutôt les confréries de bière (*Bierbrüder*). Les *vrais* avaient pour coutume de nommer des délégués aux fins de rechercher où était pour le moment la meilleure bière, et sur leur rapport on s'installait à l'endroit indiqué pendant toute la série du tirage. A onze heures du matin commençait la première séance (ils appelaient cela la messe d'onze heures) ; puis on se retrouvait de 5 à 7 heures, et enfin de 8 heures jusqu'à la fermeture. Dans les temps naïfs dont j'évoque la mémoire, cette fermeture était à dix heures. Les dix coups sonnés, une cloche de la cathédrale, que pour ce fait on appelait la *Lumpeglock*, répandait



Ich Bierhaus werd zum Riesen genannt;
 Ein Beispiel steht an dieser Wand
 Vom großen Riesen Goliath,
 Welcher David erlegt hat,
 Ohne Ansehn, keiner Rüstung schwer,
 Mit einem Stein und der Schleuder.
 Drum Niemand auf Sich selbst baut,
 Sonder allein auf Gott vertraut.



VIEILLES ENSEIGNES DE BRASSERIES STRASBOURGEOISES.

1. A l'Ours-Noir. — 2. Aux Quatre-Vents. — 3. Au Pélican. — 4. Au Géant¹. — 5. A la Cloche.
 6. A la Grue. — 7. A l'Étoile-Rouge. — 8. Aux Deux-Haches. — 9. A l'Autruche.

1. Moi brasserie, je suis appelée au Géant : Un exemple se trouve sur ce mur, Du grand géant Goliath que David a abattu, sans extérieur, sans lourde armure, avec une pierre et la fronde. C'est pourquoi que personne ne fonde beaucoup sur soi-même, mais se confie uniquement en Dieu.

sur la ville ses tintements paternels, aux ondes doucement soporifiques, annonçant à un chacun que c'en était assez pour cette fois, et que pour mieux recommencer demain il était sage de regagner son gîte et d'y dormir en honnête homme.

Après tout ce tapage de chopes et ces récits de franches lampées, la question se posera sans doute de l'influence de la bière sur les tempéraments. « Parbleu, c'est l'abrutissement ! » diront pas mal de gens superficiels. Pas tant que cela, s'il vous plaît, et l'étude de ce problème ménage plus d'une surprise. Notons tout d'abord que la bière est la boisson fermentée qui peut se prendre en la plus grande quantité sans qu'elle amène un trouble sérieux. Aussi quel charmant accompagnement pour les longues et bonnes conversations entre amis ! Qu'elle pousse à la verve, à la saillie, à l'étincelle, non certes ; mais absorbée à doses même multiples, si elle est prise avec calme, elle crée un état d'esprit tout particulièrement propre aux méditations réfléchies, aux contemplations sereines, à la jouissance des mouvements intimes de l'âme, à l'humour, à la poésie ! Vous riez ; allez demander à nos voisins là-bas du côté de l'Est ; ils vous diront que la bière est un ingrédient nécessaire, indispensable à leur génie. Garnissez un estomac d'outre-Rhin d'un fond de choucroute, semez par-dessus tous les trésors, toutes les délicatesses que prodigue l'animal soi-disant immonde, depuis le grouin jusqu'à la pointe de sa queue ; infusez avec de la bière, beaucoup de bière ; que tout cela fermente et que la vapeur de cette fermentation monte dans le cerveau qui surmonte cet alambic ; qu'en résultera-t-il ? O prodige ! ô élaboration vraiment mystique ! Il en résultera, suivant le cas particulier du sujet, des *lieder* pleins de charme et de grâce, des boutades rimées d'un tour exquis, des valse idéales, des symphonies séraphiques, des chants d'amour et de guerre d'une ampleur et d'une émotion sans égales ! Et vous aussi, philosophie, jurisprudence, théologie et sciences de toutes catégories, dites combien de flots de bière fécondante ont coulé aux pieds des monuments élevés en votre honneur par vos initiés et vos pontifes ! Combien de doctes volumes ont été conçus entre les gorgées prises à une chope écumante, et les bouffées méthodiquement tirées du fond d'une pipe à pompe en porcelaine ! La brasserie est là-bas une institution nationale, un *forum* égalitaire au sein d'une société encore féodale ; on y voit des ministres, des professeurs, voire même

des pasteurs des âmes ; et si par aventure, dans les grandes circonstances, l'un de ces dignitaires vient à subir une défaillance sous l'action d'un estomac qui s'insurge ou de sa tête qui chavire, cet accident n'est même pas un incident, et aux agapes du lendemain, il vient reprendre possession de son siège, l'âme sereine et l'œil reposé, sans même se demander si cette éclipse a pu obscurcir un seul instant son prestige. La bière purifie tout.

Mais j'oubliais ! vite une rectification avant de clore. Oh ! celui-là n'était ni un poète, ni un philosophe ; ce n'est pas de ce côté qu'il mettait sa gloire. Je veux parler de cet homme, illustre dans Strasbourg et dans toute l'Alsace, qui ingurgitait une chope à chacun des douze coups frappés à midi par l'horloge de la cathédrale. Ce virtuose, je ne l'ai jamais vu et je ne sais pas son nom, mais j'ai fini par voir quelqu'un qui l'avait vu. Existe-t-il encore ? J'en doute ; mais s'il a bu son dernier verre, il est à coup sûr remplacé. Un semblable type a toute la valeur d'une institution qui pour l'honneur du pavillon se transmet d'âge en âge ; et comme il a certainement existé, il y a plusieurs siècles, il existera encore dans les siècles à venir un homme qui videra ses douze chopes pendant le temps qu'à l'horloge du vieux dôme les douze apôtres défileront pour saluer chacun à son tour le divin Maître.

1887.

J'entre ; où suis-je ? Le lieu est sombre ; le jour est tamisé par d'épais vitraux de couleur ; en tâtonnant ma main se mouille ; de l'eau bénite sans doute ; plus loin, là-bas, c'est certainement un autel ; ces coups secs qui retentissent, c'est le bruit de la hallebarde du suisse ; il circule dans l'air comme des murmures de prières, et j'attends que, d'un instant à l'autre, l'orgue fasse rouler son tonnerre... Mais non ; cet autel entrevu, c'est un buffet ; ces coups secs, c'est l'appel d'un verre vide qui réclame un verre plein ; cette vapeur n'est pas celle de l'encens, c'est celle du tabac ;... décidément je ne suis pas dans une cathédrale.

Ailleurs, c'est la salle de festin de quelque burg du temps de Barberousse ; où est le margrave en diadème fleuroné, au manteau fourré d'hermine ? Paraissez, jeune et vaillant Segmund, Frida aux torsades de cheveux d'or, Hermentrude au cou de cygne, pages à la cotte barrée aux couleurs du maître, chapelains, scribes,

bardes et varlets d'armes ! Je regarde et je vois autour de moi des seigneurs avec des lunettes, des faux-cols, des waterproofs et des parapluies ; le margrave, c'est ce brasseur rougeaud qui se prélassé dans cette chaire sculptée, la face, encadrée par d'énormes victuailles ; Frida ou Hermentrude, c'est cette femme de petit employé qui, les yeux au ciel, dévore des saucisses de Poméranie en compagnie de son époux et de sa progéniture ; seuls, quatre uhlands, assis devant quatre doubles chopes, avec leurs bérêts et leurs costumes collants, rappellent ces estafiers qui dans l'opéra de *Guillaume Tell*, à la voix de Gessler, se précipitent sur le libérateur de l'Helvétie... ; mais il faut avoir la vision singulièrement troublée par la politique pour découvrir de pareilles analogies !

Telles sont en l'an de grâce 1887 les types de brasseries que l'industrie allemande a inaugurés à Strasbourg. *Münchenerbrau ! Löwenbrau ! Spatelbrau ! Brau par ici, Brau par là ! Immer Brau ! alles Brau !*

Mais cette bière, direz-vous, cette bière !

Délicieuse à Munich, mes amis ; mais ici..., je ne sais pas pourquoi, eh bien, je la trouve un peu amère.

A. BURCK.

(Extrait de la *Revue alsacienne* d'octobre 1887.)



SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE.

| | |
|--|-----|
| 1. Le Testament de l'oncle Christmann, ancien pontonnier. | 617 |
| 2. Deux touristes à Strasbourg (janvier 1792 — septembre 1801). II (avec deux gravures), par Arthur Laquiante. | 626 |
| 3. Les Horloges de la mort (Nouvelle), par Pierre Ficy | 639 |
| 4. Herrenalb (<i>suite et fin</i>). par Steif | 649 |
| 5. Éphémérides alsaciennes (avec une gravure). | 655 |
| 6. La Fête de l'Arbre de Noël à Paris. | 659 |
| 7. Bibliographie (avec une gravure). | 660 |
| 8. Lettre d'Alsace. | 662 |
| 9. Chronique d'Alsace-Lorraine | 665 |
| 10. Table analytique des matières | 667 |

COLLABORATEURS :

MM. Altemann, Ch. Bigot, E. Blavet, Ch. Bodinier, Bonnal, Bossert, Félix Bouvier, A. Bürck, Jean Buvilly, J. Caron, Charlier-Tabur, Chassin, Jules Claretie, Jules Clavé, L. Delabrousse, Auguste Dietrich, Adrien Dollfus, Charles Dollfus, Ferdinand Dreyfus, Élie Ducommun, Édouard Engelhardt, Maurice Engelhard, Erckmann-Chatrian, M^{me} Ernst, D^r Faudel, Pierre Ficy, H. Finistère, P. d'Estrée, Anatole de la Forge, Anatole France, E. Gerspach, Ch. Goutzwiler, Ch. Grandmougin, E. Grucker, Ed. Heim, Eug. Heim, Eug. Hepp, Eugénie Hippeau, A. Ingold, Louis Jouve, le général Jung, A. Kæmpfen, Ph. Kuhff, Ch. Lallemand, Laurent-Lapp, Arthur Laquiante, Lorédan Larchey, Aug. Laugel, Ch. Lefebvre, Ernest Lehr, Ernest Lichtenberger, Roger Lignères, Th. Lindenlaub, M^{lle} A. Lix, E. Lonchamp, Jean Macé, Émile Maison, Hector Malot, Ch. Mehl, Roger Merlin, Mézières (de l'Académie française), Ch. Mismér, Mossmann, Th. Moutard, E. Müntz, de Neyremand, Lucien Nicot, Dionys Ordinaire, Léon-G. Péliissier, Ch. Pfister, E. de Pompery, Ch. Rabany, Alfred Rambaud, Louis Ratisbonne, Ch. Risler, Eugène Risler, Georges Robineau, Ed. Rod, Sacher Masoch, Francisque Sarcey, E. Schuré, E. Schmidt, Julien Sée, Scheurer-Kestner, Édouard Siebecker, Th. Sisson, D^r Stoltz, A. Theuriet, Ch. Thierry-Mieg, D^r Thulié, Gabriel Vicaire, Alexandre Weill, Armand Weiss, Victor Wilder.

Directeur : M. Charles MEHL, Paris, 37, rue de Clichy.

S'adresser, pour tout ce qui concerne les abonnements et les annonces, à l'Administration de la Revue, 5, rue des Beaux-Arts, à Paris.

Conditions d'abonnement :

| | |
|---|--------|
| Paris | 10 fr. |
| Départements et Union postale | 12 — |

NOTA : Tous les abonnements partiront à l'avenir du mois de janvier : les 12 livraisons de l'année forment un beau volume de près de 700 pages avec titre, couverture et table.

LE

TESTAMENT DE L'ONCLE CHRISTMANN

ANCIEN PONTONNIER

Merci, mille fois, mon brave neveu; merci pour toi et pour ton excellente et charmante femme. Voilà que tous deux vous insistez encore, et revenez à la charge pour que je vienne passer mes vieux jours à votre foyer; mais décidément, non. Que les jeunes restent avec les jeunes, et les grognons ou les grognards avec les grognons et les grognards. Et puis, voyez-vous, mes enfants, à un certain âge les bêtes d'habitude, c'est toute la vie; et quand on veut en changer, même pour en prendre de plus spirituelles, cela se paie. J'ai là une vieille patraque de montre qui me vient encore du père; tant qu'elle est accrochée à son clou, elle marche réglementairement, mais rien que de la coucher sur une table, paf! voilà qu'elle bat la breloque; et puis s'arrête. Il en est de même des vieux bonshommes comme moi. Ah! ce n'est pas qu'il ne m'en coûte d'y renoncer! Vos deux garçons, comme j'aurais eu du plaisir à les suivre! je leur aurais raconté de bonnes vieilles histoires de notre pauvre et beau pays; j'aurais..., enfin, trop tard, mon pauvre vieux! Donc, bien décidément et pour de bon, merci et non; je reste à Lunéville.

Lunéville! sais-tu qu'il y aura juste demain seize ans que j'y suis allé pour la première fois? Quelle journée! Je ne pouvais plus rester dans mon vieux Strasbourg; non, je ne pouvais plus. Je m'y étais établi après avoir fait liquider ma retraite de maréchal des logis chef. Pour augmenter ma pension, on m'avait offert une jolie petite place dans le civil; ah bah! j'ai préféré la liberté complète. J'étais logé dans la maison de mon père, dans la Krutenau, maison de famille depuis des centaines d'années, au-dessus de mon frère, qui était resté dans la batellerie. Si j'étais heureux, tu le sais! Bon; voici la guerre; et je fais le coup de feu sur les remparts et

au dehors avec les francs-tireurs. Ah ! elle était terrible la vie que nous menions alors, sous ce satané bombardement qui, jour et nuit, crachait sur la ville sa grêle d'enfer ! Eh bien, cela n'était encore rien. On souffrait, mais on vivait, on espérait ! Le plus affreux a été lorsque le bombardement est venu à cesser, et que le silence s'est fait partout sur ce cimetière de décombres ! Ce silence, c'était la fin ; c'était la mort. Aussi plus d'un s'est-il écrié alors : « Qu'on nous rende les obus, les shrapnells et les bombes, cela nous ferait croire que nous sommes encore Français ! »

J'ai essayé de rester, de m'acclimater ; bah ! il fallait voir. Je marchais frôlant les murs comme un pauvre ; le soir, je rôdais le cœur gros autour de ma vieille caserne, heureux quand, sans être vu, je parvenais à en tâter encore les murs ! Et sais-tu ce qui me mettait le plus en rage ? C'était quand je voyais cette armée. Ah, les mâtins ! Quelle armée ! Et comme cela travaillait, et comme cela manœuvrait ! et toujours et toujours ! Vrai, on eût dit que c'était eux les vaincus, et que c'était à eux de préparer la revanche !

Partir ; mais où aller ? J'entends parler de Lunéville ; garnison importante ; beaucoup d'anciens camarades y sont déjà ; pas mal d'autres doivent y venir ; de là on voit, tout près, l'envers des Vosges, c'est donc l'Alsace pour horizon. Va pour Lunéville ; je saute dans le train pour aller voir et retenir un logement. Jusqu'à Saverne cela va bien et je tiens ferme, mais à peine le dernier tunnel franchi, il fallait voir ; une vraie dégringolade ! Au sortir de la gare, j'enfile au hasard des places et des rues et des rues et des places ; mais je ne sais pas où je vais, je ne regarde rien, ni les maisons, ni les monuments, ni les églises, ni les passants ; enfin, je me retrouve sur la grande place qui est devant le château ; je tombe sur un banc et je me mets à sangloter. Oui, moi, Jean Christmann, maréchal des logis chef de pontonniers en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décoré des médailles de Crimée, d'Italie, de Chine et de sauvetage, j'ai pleuré comme un enfant qui a perdu sa bonne !

Ah ! mon pauvre ami, le mauvais sort de la guerre a été impitoyable pour nous ! Non, nous n'étions pas de force pour supporter un aussi affreux malheur ; et parmi ceux qui devaient être les derniers à le subir, Louis, nous étions encore les derniers ! Ce que nous aimions la France, la France le sait ; et, pour s'en souvenir, elle n'a qu'à lire les noms de ceux qui, là-bas, combattent et meu-

rent pour elle sous l'uniforme du régiment étranger. Étranger! Mais à quel point nous aimons notre pauvre province perdue, personne, non, personne que nous ne le saura jamais! C'est que nous sommes ainsi bâtis, nous autres, que nous avons trop la fierté de nos sentiments pour en faire étalage devant le public; et qu'à la seule pensée que certains souvenirs peuvent être de trop, et que ce nom sacré d'Alsace ne sera pas salué avec tout le respect qui lui est dû, nous préférons souffrir les dents serrées et le poing dans la poche. Si nous l'aimions, grand Dieu! Mais cette terre, ces champs, ces forêts, ces montagnes, c'était à nous, c'était notre bien, c'était nous-mêmes! Avec cette terre nous ne faisons qu'un; nous nous appartenions l'un à l'autre, l'un pour l'autre, et nous lui donnions une âme et un esprit qui étaient les nôtres. Ah! comme il faisait bon chez nous, Louis! Ils le savent bien ceux de nos compatriotes d'au delà des Vosges qui ont vécu de notre vie, et qui finissaient par aimer ce sol du même amour que nous-mêmes! Une simple séparation nous coûtait toujours, et maintenant c'est l'exil! Aussi, depuis cette fatale année, combien d'entre nous sont partis avant l'heure! Les autres n'en devinaient pas la cause; mais, nous, nous savions de quoi ils s'en allaient.

Oh! mon pauvre vieux Strasbourg! ma vieille cathédrale! Celle-là, je l'aimais comme on aime sa grand'mère. Partout où l'on était, on la voyait toujours, se dressant au-dessus des maisons, pareille à une poule abritant d'innombrables poussins sous son aile. Et ses cloches, comme j'aimais à remplir mon oreille de leurs sons! Enfant, quand on me couchait dans mon petit lit, je me retenais de dormir pour entendre la cloche de dix heures; et quand elle commençait à résonner, je me laissais doucement et avec un sourire, glisser dans le sommeil, comme bercé par une chanson de nourrice. Et les grands jours de fête, les jours de victoire; quelles magnifiques et solennelles volées!

Et tout cela me revenait à l'âme, pendant que j'étais là, seul, abattu sur un banc de la place de Lunéville. « Rentre chez toi, me criait une voix intérieure, rentre donc; tu as payé ta dette, qui donc osera t'en demander plus? Français, tu le seras là-bas comme ici, et tu pourras encore y être utile à la France; rentre, rentre, rentre. »

A ce moment passa devant moi un enterrement; machinalement, je me lève et me mets à le suivre. Pourquoi? C'est que

c'était une chose triste, et que moi j'étais triste comme la mort ; et puis le convoi était si pauvre, si pauvre ! il était suivi de si peu de personnes, que j'eus pitié de ce malheureux défunt, et que je lui donnai un ami de plus. Je me range avec un particulier portant le ruban de la médaille militaire. Je le regarde, il me regarde ; nous nous étions certainement vus quelque part. Il m'apprend que celui qu'on enterrait, était un jeune garçon ramoneur qui s'était tué en tombant du haut en bas de la maison qu'il habite ; et comme le pauvre diable n'avait ni parents ni amis, il avait cru devoir l'accompagner à sa dernière demeure. De fil en aiguille on se débou-tonne ; son nom est Martin, né natif dans les environs ; pendant longtemps il a été armurier militaire (rang d'adjudant) à Strasbourg, et sa dame, sa dame est une Alsacienne, une Stemmler, du Finckwiller ! Entends-tu bien cela, et crois-tu si cela m'a fait du bien ! A mon tour, je lui apprends qui je suis, et mes misères, et mes crève-cœur. Il m'amène chez son épouse, qui me fait le plus chaleureux accueil de compatriote. Ah ! le brave et honnête couple ! A dîner, on me prodigue tout ce que l'on peut de renseignements et de bons encouragements venus du cœur ! Bref, quinze jours après, j'étais installé à Lunéville, moi et ma brave Lissel avec son *Schlupf*.

Peu à peu, je retrouve des anciens, et les connaissances s'étendent ; j'ai même l'honneur d'être reçu chez plusieurs officiers retraités du corps. Brave régiment des pontonniers, noble famille militaire ! Créé à Strasbourg en 1792, resté depuis lors en permanence à Strasbourg, et toujours composé pour un tiers au moins d'enfants du pays, nés, comme moi, dans la batellerie ! Véritable corps d'élite. Et quelle musique ! Te rappelles-tu encore en 1870 ? La première des régiments de France, si ce n'est pas du monde entier !

Mais voilà que je m'enlève et que je rabâche. Parmi toutes ces choses, je parie qu'il y en a pas mal que je t'ai déjà racontées plus de cent fois. Elle va me coûter cher de port, cette lettre ! Tant pis, laisse-moi causer, c'est comme si j'écrivais mes mémoires.

Et maintenant, il faut que je te dise quelque chose qui te fera plaisir. Quand même là-haut ils perdent trop souvent de vue la seule chose qu'ils aient à faire ; du côté de l'armée cela ne va pas mal. Tu sais qu'à nous autres retraités, notre promenade favorite, c'est dans le périmètre de la troupe. Nous ne manquons ni un exercice, ni une prise d'armes. Eh bien, c'est moi qui te le dis, Louis,

cela ne va pas mal. On travaille, on travaille ferme ; le cœur bat plus au large, le sang devient plus chaud. Que je sois absolument content de tout, non pas. Questions de bouton, si tu veux, mais dans ce monde tout se tient. Donc, trop de laisser-aller dans la tenue, du trop à son aise, du « moi je m'en fiche ! » Trop de jeunes hommes qui marchent le dos voûté, à l'instar de poitrinaires, et traînent les jambes et les pieds comme s'ils avaient à tirer des kilos ! Est-ce à eux seuls la faute ? Non. Il y a aussi que depuis des années les tailleurs du Gouvernement n'ont fait que déshabiller l'armée, et pas capables de la réhabiliter. Ici des schakos, là des képis, et quels képis ! Tapés sur la tête comme des galettes ; les uns à droite, les autres à gauche, les autres dans le dos ; des épaulettes par ici, pas d'épaulettes par-là ; des officiers avec un uniforme, leurs hommes avec un autre ; dans la cavalerie, des vestes taillées en forme de cloches sur la ceinture ; des pantalons trois fois trop larges, qui vous font quarante-six plis avant de toucher la botte, et dont le fond ballotte par derrière comme un sac vide. Or, crois-moi, Louis, ces choses-là influent sur le moral du soldat. Celui qui ne peut pas aimer son uniforme, n'est pas loin de ne pas aimer son métier ; une belle tenue, c'est le respect de soi-même, et cela commande le respect aux autres ; enfin, on ne peut pas prétendre conduire à la victoire des malheureux empaquetés dans des effets qui sentent la salle de police ou l'hôpital. Autre chose encore qui ne nous va pas à nous autres, anciens, c'est cette rage de costumer tout le monde en hussard. Artilleurs, chasseurs, dragons, train, officiers du génie et d'infanterie, en attendant leurs hommes, tous hussards ! Les docteurs, les vétérinaires, les pharmaciens, encore des hussards ! Et des vieux généraux que l'on oblige à se mouler dans des spencers de dame pour la petite tenue ! Est-ce comme il faut, cela ? Soit dit entre nous, Louis, car je n'aime pas qu'on se permette de rire du militaire. Et puis, peut-être aussi ai-je le coup d'œil faussé par de vieilles habitudes. Mes débuts dans la carrière datent du colonel Drieu, un brave de la Grande-Armée, lieutenant à la Bérézina. Avec celui-là, pas de chance pour le chic ! C'était peut-être un autre excès. Il fallait les voir, lui et son major Maignan, quand ils arrivaient le matin au quartier avec des bonnets de police hauts de près d'un pied et plantés droits et fixes sur la tête comme des chevalets de ponts. Cela jetait du sérieux dans l'âme ; les coiffures se rectifiaient et les boutons se fermaient d'eux-mêmes, et en un clin d'œil, les hommes s'alignaient à l'ordonnance ! C'est à cette école

là que j'ai pris mes idées et mes habitudes. Ensuite, c'était aussi chez moi une affaire d'éducation paternelle. Tu sais que nous n'étions pas d'une famille de premiers venus dans Strasbourg ; nos aïeux, depuis des siècles, faisaient partie de la grande corporation des bateliers ; le père de papa était même syndic de la compagnie ; les parchemins sont chez moi ; je possède, de plus, une tabatière en argent dont Louis XV a fait présent à son grand grand-père lors du fameux *Genzelspiel* donné en son honneur devant le château. Cet aïeul est même représenté sur la fameuse gravure qui a été tirée à cette occasion. Quant à maman, c'était une Rebstock. Il y avait donc chez nous des souvenirs et des traditions. Papa était sévère, et il le fallait bien avec six marmots à la maison ; nous étions toujours très proprement tenus, et on ne nous laissait pas jouer avec tous les enfants du quartier. « *Rectà* », c'était le mot du père ; cela voulait dire ordre, économie, travail et respect. Eh bien, ce *rectà* m'est toujours resté dans l'esprit et m'a suivi dans ma carrière. Ce n'est pas qu'elle soit allée bien haut, cette carrière ; pour être officier, il aurait fallu quelques mathématiques, et c'est ça qui ne m'entraînait pas dans ma tête de la Krutenau. Enfin, le monde a marché malgré cela, et ce n'est pas parce que je n'ai pas eu l'épaulette que la France a été vaincue. Eh bien, c'est égal, mon ami, je t'assure que lorsqu'on me voyait passer, avec mes croix, mes médailles, mes galons et mes trois chevrons en or, cela faisait son effet tout de même, et on se retournait pour me voir encore. Cela voulait dire : « En voilà un qui ne l'a pas volé ! » Et le fait est que je puis dire que j'ai laissé un nom dans le régiment, et que ceux de Strasbourg, du temps des Français qui ont encore vu sur le grand et le petit Rhin manœuvrer la compagnie où était Jean Christmann pourront le dire... Silence, camarade, on ne parle pas de soi. Et maintenant, autre chose.

C'est plus sérieux, mais s'il n'y a pas de quoi rire, il n'y a pas de quoi avoir peur ; que diable ! on n'est pas ici-bas pour l'éternité. Pense donc, mon brave garçon, que j'ai encore connu dans mon enfance des gens qui portaient la queue de l'autre siècle, et dont les pères étaient peut-être venus au monde du temps de M. de Malbrouck. Et si j'avais oublié de conserver mon acte de naissance, je le retrouverais écrit sur la figure de mes contemporains. Non, vrai ! ils ne sont pas jolis garçons, mes camarades ! Et dire qu'il y en a encore parmi eux qui font la belle jambe et tirent

de l'œil sur les dames ! Vois-tu ça ? Or, de ces compagnons d'autrefois il en défile pas mal depuis quelque temps ; par un, par deux, par quatre ; chaque année. Il commence à se fondre, notre petit peloton, et bientôt arrivera le moment où je serai seul à parler de certaines choses de jadis que personne n'aura jamais vues ni entendues, et que personne n'écouterà plus. La façade a encore du bon ; mais, par-ci, par-là dans l'intérieur, il y a des petites taquineries et des chicanes ; l'estomac fait quelquefois des cérémonies ; des insomnies, des rhumatismes ; un coup de lance attrapé en Chine (compagnie Schnégans, depuis général ; tu peux lui demander) ; on craint les courants d'air. Où est le temps où, enfants, nous pouffions de rire au nez du vieux cousin Pistorius, lorsqu'il disait que rien que d'ouvrir le battant de son secrétaire, cela lui poussait un coup de vent qui lui donnait le rhume ! Bref, mon ami, cela sera le plus tard possible, mais enfin il n'y a pas à raisonner, c'est dans l'ordre. Et c'est pourquoi je viens te demander le service que voici.

Sitôt l'événement arrivé, tu recevras une dépêche ; elle est là, déjà rédigée par moi-même. Tu viendras de suite, n'est-ce pas ? car pour ce qui sera à faire, je ne puis me fier à la vieille Lissel. La pauvre fille ! Je la vois d'ici, battant les murs comme un hanneton et poussant des *Herje ! Herjerum !* Dans le tiroir de mon secrétaire, dans un vieux portefeuille rouge, tu trouveras mon testament ; tu y verras que je n'ai pas oublié la famille ; en plus, des souvenirs particuliers, notamment pour Lissel et pour les enfants de troupe des pontonniers. C'est, avec mes économies sagement administrées, le reste de la petite fortune que m'a laissée le père. Ah ! elle aurait été plus conséquente, si le pauvre homme n'avait pas été triché par le joli M. Baruch, de Bischheim, ce gredin qui, sur ses vieux jours, s'était fait une si belle tête de patriarche, et qui mangeait des carpes cuites dans le sirop. Et son digne compère, ce vilain lécheur d'encre, l'huissier Maus ! Quand j'y songe !... enfin !...

Je veux être inhumé là-bas, dans la tombe de mes parents, que j'ai toujours soigneusement entretenue. On me revêtira de mon grand uniforme de maréchal des logis chef des pontonniers, avec fourragères et plumet, le sabre, et toutes mes décorations et médailles à leur place sur la poitrine. Tout le fournement est préparé sur un rayon de l'armoire, y compris les bottes ; Lissel connaît la place. Ce sera toujours un soldat français qui passera la frontière... en attendant les autres. Il y a aussi avec le testament des envelop-

pes contenant des cheveux de papa et de maman, et d'un petit camarade d'enfance, mort il y a bien des années, et dont j'aime encore le souvenir ; on les mettra sous mon plastron. Formalités à suivre, déclarations à faire, frais du service à l'église, coût du transport, liste des invités, tu trouveras tout cela écrit dans le même portefeuille. Dans la cave, j'ai rangé dans un coin un lot de bouteilles de Wolxheim que tu serviras honorablement aux invités après la cérémonie ; il y en a également un que tu enverras à la cantine pour les hommes qui m'auront rendu les honneurs ; plus une bouteille pour le sous-officier. Je veux quitter la vie proprement. « *Rectà* », comme disait le père, et *rectà* jusqu'au bout. J'ai été un brave soldat et un honnête homme, et j'espère que le bon Dieu restera le bon Dieu pour moi. (Et surtout qu'on soit exact pour la cérémonie!)

Autre chose encore, et j'ai fini. C'est encore une commission que je te donne ; mais celle-là, c'est avec joie que tu l'accompliras. Que notre Alsace soit un jour rendue à la France, cela se fera, c'est écrit là-haut, dans le livre de la justice éternelle. J'ai quelquefois entendu là-dessus de mauvaises paroles de découragement : « Les Alsaciens, les Polonais de l'avenir ! L'Alsace ! un joli sujet de romance et de pendule pour nos enfants ! » Non, cela n'est pas vrai, ou la France ne sera plus la France. Quand et comment cela arrivera-t-il ? par la paix ou par le fer, le feu et la mitraille, qu'importe ? cela se fera un jour. Ce jour, le verrai-je ? Non, j'aime mieux me dire que non ; quant à moi, il est bien tard pour espérer ; mais toi tu le verras.

Quand donc Strasbourg rouvrira ses portes à la France ; vas-y, Louis ; pardon, je n'ai pas besoin de te le dire ; je sais que tu y seras l'un des premiers. Spectacle sublime ; le plus beau entre les plus magnifiques qui seront inscrits dans l'histoire de ce monde ! Ah ! combien de fois j'en ai eu la vision ! Écoute :

Le soleil est splendide ; oui, que ce soit en décembre ou en juillet, le ciel tout entier se mettra de la fête ; et le soleil rayonnera de tous ses feux et dans toute sa gloire ; de joyeuses nuées d'oiseaux s'enroulent en guirlandes autour du vieux dôme ; la dernière troupe ennemie sort sans bruit, et, sur la route de Kehl, on la voit qui défile et se hâte de gagner le Rhin. Paix aux vaincus ! Qui donc, à ce moment là aura le cœur à l'insulte et à la vengeance ?

L'heure sonne et aussitôt après le dernier coup de l'horloge, de solennelles et triomphantes volées de cloches s'élancent de la cathédrale et de toutes les églises ; le canon tonne et le drapeau bleu, blanc et rouge se dresse, comme par un même ressort, à la fois sur les quatre tourelles et sur la pointe de la flèche, et à ce moment jaillira vers le ciel une clameur immense comme un tonnerre, poussée par des centaines de mille poitrines. Devant la porte par laquelle doit entrer l'armée libératrice, et au premier rang seront rangés les anciens avec leurs vieux uniformes, leurs croix et leurs médailles. Silence ! voici qu'éclatent les vieilles batteries de tambour et les vieilles sonneries françaises, et alors, au milieu d'une mer humaine en délire, hommes, femmes, vieillards, enfants, malades, agonisants qui se feront transporter sur leurs lits, les uns comme fous de joie, les autres fondant en larmes, tout ce monde agitant des rameaux, des couronnes, des banderoles tricolores ; alors, dis-je...

Tais-toi, vieux, c'en est trop pour toi !

Eh bien, ce jour-là, mon bien-aimé Louis, tu te rendras, n'est-ce pas ? au cimetière où je dormirai ; tu planteras un drapeau sur ma tombe et, te penchant vers le sol, tu diras : « Oncle Jean, ils y sont ! » Cela fait, prête bien l'oreille, et peut-être entendras-tu ma vieille voix sortir du fond de la terre et te dire : « Merci, Louis. Vive la France ! »

Pour extrait conforme :

Nix.



DEUX TOURISTES A STRASBOURG¹

JANVIER 1792 — SEPTEMBRE 1801.

II

Les dissentiments, dont Reichardt discernait les symptômes, s'accroissaient; la rupture entre les Feuillants et les Jacobins, consommée à Paris en juillet 1791, au lendemain de la fuite de Varennes, devenait imminente, à Strasbourg, entre les patriotes constitutionnels et les démocrates. Le maire, Levrault, Pasquay et leurs amis ne paraissaient plus à la *Société des Amis de la Constitution*, qu'ils trouvaient trop mêlée et envahie par le populaire; ils se concertaient pour organiser une autre société plus conforme à leurs vues, quand leurs adversaires prirent l'offensive. Une lettre de Reichardt relate les incidents de cette déclaration de guerre; elle mérite d'être reproduite, parce qu'elle expose clairement les origines du conflit, et permet d'apprécier les procédés de polémique des futurs Jacobins, dans une crise décisive de la période révolutionnaire à Strasbourg.

« J'ai entendu avant-hier (24 janvier), à la *Société des Amis de la Constitution*, une discussion désagréable, violente et acrimonieuse, dirigée contre le maire et contre les citoyens qui quittent la Société. Avant d'en parler avec détails, il faut dire quelques mots de cette Société. Elle a été fondée par les hommes avec qui je passe mon temps; ils s'en retirent aujourd'hui pour en constituer une autre. Ces hommes ont pensé, naguère, qu'il importait avant tout de faire connaître la Constitution au peuple, afin de faciliter sa mise en pratique. Dans cette vue, ils ont cru devoir se servir de quelques beaux parleurs et user de moyens, peut-être contestables, pour agir plus vivement sur l'esprit public. Actuellement que l'élection de Dietrich leur a démontré que les trois quarts des électeurs sont partisans de la Constitution, ils voudraient restituer à la loi toute sa force et la faire respecter. Mais les orateurs qu'ils ont mis en avant ont acquis de l'autorité sur le peuple, et la Société étant devenue pu-

1. Voir la *Revue alsacienne* de novembre, page 561.

facilem amicalo T. da
Amma

LA POMME DE PIN

(Extrait de la *Revue alsacienne* de février 1886.)

LA POMME DE PIN

La Société de la *Pomme de Pin*¹, fondée le 5 avril 1846 par une volée d'étudiants des diverses Facultés de l'Académie de Strasbourg, allait avoir deux années d'existence quand la révolution de Février vint tout à coup lui apporter un nouvel élément de vitalité.

Ce fut comme une rosée de sang chaud répandue sur cette jeunesse en éveil, dont les plus jeunes n'avaient pas dix-huit ans et dont les anciens venaient d'atteindre leur majorité, et étaient appelés à l'honneur d'être inscrits sur les contrôles de la Garde nationale.

Les travaux de la Société, jusqu'alors exclusivement littéraires, furent à partir de 1848 pimentés d'allusions politiques, et les membres du Gouvernement provisoire, ainsi que les principaux orateurs de la Constituante, ne tardèrent pas à avoir leurs sosies à la *Pomme de Pin*.

Le masque de Lamartine devint l'apanage du plus poète de nos adolescents, celui de Grandin² appartient au plus juridique, celui d'Odilon Barrot au plus sérieux, celui de Dupin au plus incisif; quant au plus éloquent et au plus intempérant de la réunion,

Il fut tantôt Berryer, tantôt Ledru-Rollin.
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché.

1. Voici la liste des membres de la Société de la *Pomme de Pin* (1846-1849). MM. Aaron; Émile Ackermann; Auguste Adam, conseiller à la cour d'appel de Paris; Jules Aronsohn, chirurgien-major en retraite; Louis Benoit; baron Zorn de Bulach, ancien député; Crochet; Cossat; Cuvillier; Charles Dollfus, publiciste; Duclerc; Ernst; Hagen; Hailhot, général de brigade; Victor Hartung; Husson; Jules Imbs; Johns, avocat à la cour d'appel de Paris; Krug-Basse, conseiller à la cour d'appel de Nancy; Kuhff, professeur au collège Chaptal à Paris; Lach, docteur en médecine; Lachaume; Laporte, avocat; Laugel, ingénieur des mines, publiciste; Lefebvre de Béhaine, ambassadeur à Rome; Leser, professeur d'allemand à l'École des ponts et chaussées; Lœw, procureur général près la cour d'appel de Paris; Alfred Mayer; Matz; Victor Mohler; Melsheim, ancien député du Bas-Rhin; Edgard Nœtinger; Pochonnet, ancien magistrat; Rabouille; Louis Ratisbonne; Paul Renouard de Bussière, ancien trésorier-payeur général de Colmar; Julien Ristelhueber, avocat; Alfred Ritleng; Salvétat, décédé préfet des Bouches-du-Rhône; Schlosser; Eugène Seinguerlet, directeur de la *Revue alsacienne*; Simonnet; Tachard, ancien député du Haut-Rhin; Joachim Weill; Armand Weiss, ancien magistrat; Worms de Romilly.

2. Membre de la Constituante, il eut une certaine notoriété par ses discours contre le droit au travail, le socialisme et les clubs.

Il se trouva même parmi ces têtes bouillantes un jeune... socialiste pour représenter Considérant.

Fallait-il être jeune et ne douter de rien,
Pour songer au partage et du tien et du mien !

La tribune ne suffisant plus à leur fougue, à leurs aspirations, à leur intempérance de paroles, on créa un journal qui eut pour titre le siège de la Société. Le premier numéro de la *Pomme de Pin*¹ porte la date du 11 janvier 1849 ; c'est un vrai journal imprimé autographiquement à deux colonnes et portant pour épigraphe :

Icy on treuve à rire mesme de nous (Montaigne, livre IV, ch. xv).

Disons de suite que si ce livre IV a échappé aux recherches de l'érudit M. Payen, il échappera aussi à celles des bibliographes futurs, par la raison qu'il est resté inédit, même pour l'illustre auteur des *Essais*.

Nous empruntons au programme de nos journalistes en herbe les extraits suivants :

Il nous importe à tous de recueillir le plus de fruits possible de notre réunion en société littéraire.

Déjà nous jouissons d'une espèce de tribune où nous pouvons venir nous exercer au talent de la parole et de la discussion. N'est-il pas à souhaiter que nous trouvions un nouveau moyen de faire échange de nos idées, et comme nous apprenons ensemble à parler, que nous fassions aussi ensemble l'apprentissage de l'art d'écrire ?

C'est pour répondre à ce besoin que nous venons fonder un journal, ou, si le mot paraît prétentieux, une revue littéraire qui puisse servir à la fois de compte rendu de nos travaux, d'archives de la Société, d'interprète de nos impressions, enfin de tribune privée à l'usage de ceux que la modestie ou l'inexpérience empêche de se produire souvent à la tribune publique. Que l'idée de feuille publique ou de journal n'effraie personne. Le nôtre ne paraîtra qu'une fois par semaine et sous la forme très simple de feuilles autographiées.

.....
Ne demandez pas quel sera l'esprit de notre journal. Ce sera le plus varié, le plus libre, le plus original, attendu que vous êtes tous appelés à prendre part à sa composition. Nous ne faisons pas de notre feuille la propriété du petit nombre ; ce sera la voix publique de la Société, l'écho fidèle des pensées et des sentiments de chacun. A ce titre, point de programme déterminé, point de cadre fixe.....

Comptes rendus des séances, nouvelles à la main, bouquets à Chloris, recherches sur l'absolu, excursions littéraires ou scientifiques, poésie, politique, philosophie, vers et prose se disputeront les colonnes du journal comme ils se disputent nos loisirs et nos préférences.....

Chaque feuille sera signée par le membre de notre comité qui aura été chargé

1. Strasbourg, imp. lith. Simon.

de la rédaction. Une boîte sera placée dans la salle de nos séances, tous les articles signés seront transcrits de droit, les autres après examen.....

Venez, vous qui avez des loisirs, qui vous occupez de méditations sérieuses ou frivoles, et qui aimez, la plume à la main, à suivre les inspirations de votre pensée, venez tous, venez faire à des amis les honneurs de votre esprit et de vos connaissances.....

Vous vous exercerez dans l'art difficile d'écrire et vous rendrez ce journal digne de la Société sous le patronage de laquelle nous le fondons.

Le Comité de rédaction,

ACKERMANN, ADAM, COSSAT, CUVILLIER,

ERNST, RATISBONNE, SEINGUERLET.

Louis Benoit, un des membres, érudit et archéologue distingué, mort en 1869 bibliothécaire de la ville de Nancy, nous a laissé un croquis à la plume, alors fort ressemblant, du comité de rédaction dans l'exercice de son sacerdoce. C'est la reproduction fidèle de ce dessin réduit de moitié que nous offrons à la curiosité de nos lecteurs.

Les reconnaîtra-t-on aujourd'hui ? Se reconnaîtront-ils eux-mêmes, les trois qui seuls soient encore de ce monde ?

Cette tête juvénile qui émerge d'une draperie à la Byron et qui rappelle le chantre d'Elvire, insérait alors dans la *Pomme de Pin* les premières strophes de son joli volume *Au Printemps de la vie*¹. C'est la même qui plus tard fit du Dante un poète français, qui devint le plus jeune des rédacteurs des graves *Débats*, l'exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny. Aujourd'hui il est bibliothécaire du Luxembourg, a une barbe de sapeur grisonnante, mais il est toujours jeune quand il dit un des jolis contes de sa *Comédie enfantine*, qui lui valut le prix Monthyon et qui, depuis vingt-cinq ans, fait la joie des mères et des bébés.

Et cette grosse tête sur ce corps grêle, dont la main s'appuie sur l'épaule de son voisin, son plus vieux camarade, et semble lui dire à voix basse : « Continue, tu es en voix, défends la propriété, l'ordre et la famille ! » si elle rend aujourd'hui des arrêts, elle n'a pas oublié ces heures de la vingtième année, et le culte des lettres lui est resté cher, ainsi que le témoigne sa collaboration à cette *Revue*.

Pour le troisième, il ne se dissimule pas, il est là debout, il préside :

Oeil vif, sourcil éveillé, nez caniche, lèvres roses, moustaches galamment retroussées, le tout à sa place au sein d'un visage parfaitement rond et dont l'inaltérable fraîcheur le dispute seule à l'irréprochable circonférence. Le voilà tel que Dieu, la nature et la bière de Strasbourg nous l'ont fait. Quoique gracieux, il est

1. Paris, Michel Lévy, 1857.

républicain et d'une couleur très prononcée. Mais avec quelle séduction, républicain gentilhomme, il sait corriger Robespierre par Richelieu ! Un carreau de vitre scellé dans l'œil amortit l'éclair du regard qu'il promène de l'un à l'autre avec force sourires.

La tête allongée qui se trouve à l'extrémité gauche de la table, est celle d'un philosophe platonicien, qui vient de reprocher au président « de trop reporter sur lui-même son regard radieux » et elle se retourne d'un air penaud, quand celui-ci avec un geste oratoire, plaçant sa main dans son habit, s'écrie :

J'honore la Société en m'honorant moi-même !

Que d'événements, que d'aventures, que de tribulations, que de veilles depuis les trente-cinq années que ces paroles mémorables ont résonné sous les lambris de la salle de la Pomme de Pin !.. Les pontons et l'exil à l'occasion du Deux-Décembre, les douleurs d'une famille éplorée, l'installation d'un nouveau foyer sur la terre étrangère, le choix d'une nouvelle carrière, l'étude approfondie de l'Allemagne littéraire, philosophique, économique et politique, le commerce, le journalisme, mille et une correspondances ou articles disséminés dans le *Temps*, l'*Avenir National*, le *Siècle*, la *Revue Politique*, la *Revue Germanique*, sans oublier le *Courrier du Dimanche*, des livres dont une œuvre capitale dédiée à ses concitoyens, *l'Histoire de la Révolution à Strasbourg*.

Mais rassurez-vous, lecteurs, toutes ces épreuves, tous ces travaux, n'ont en rien ébranlé cette énergique et plantureuse nature ; ni les ronces, ni les roses n'ont blessé ou fait pâlir ce front olympien. Si le temps seul, avec cette délicatesse de touche qui n'appartient qu'à lui, a effeuillé une chevelure alors trop luxuriante, les yeux ont conservé leur aimable éclat, et aux dîners de l'*Alsace à Table* on retrouve toujours le causeur vif, enjoué, bienveillant et spirituel.

Les autres membres du comité de rédaction sont tombés, hélas ! avant l'heure sur le chemin de la vie. Cossat, devenu rédacteur du *Courrier du Bas-Rhin*, qui sur notre dessin ressemble à un capitaine de cavalerie en bourgeois, est parti le premier ; Cuvillier (Odilon), esprit élégant et fin, qu'un nez proéminent aurait pu faire passer pour un descendant d'une lignée de Machabées, et Ernst, le philosophe platonicien, l'ont suivi de près. Puis vint le tour d'Alfred Mayer, alors rédacteur adjoint et chargé à ce titre de coller l'affiche du journal. Il est croqué de dos, mais il sera reconnu de tous ceux (et ils sont légion) qu'il a amusés et fait rire. Enfin Émile Ackermann,

fondateur et secrétaire-né de toutes les sociétés, de la *Pomme de Pin*, de l'*Urne*, des *Barbeaux*, de l'*Académie du Dimanche*, a été enlevé subitement le 10 juin 1881 à l'affection de sa famille et de ses amis, après avoir plaidé avec talent à Strasbourg de 1849 à 1870. Célèbre à la Société par ses interpellations, ses rappels au règlement, son culte de la tradition et ses luttes oratoires, il était aussi prompt à défendre les grands principes de 1789 qu'à les combattre.

La voix publique attribue les jolis quatrains placés au bas du dessin, et que nous réimprimons ici pour permettre à nos lecteurs de les mieux apprécier, le premier à Julien Ristelhueber — mort, hélas ! à vingt-quatre ans — et le second au membre que ses confrères et amis s'amusaient à désigner sous le nom de M. Dupin.

Ce sont bien là les sept, mais ce n'est qu'en image ;
Pour quatre ils avaient de l'esprit,
Dieu te laisse ignorer tout ce qu'ils ont écrit,
Et vivre plus que leur ouvrage !

Pour s'assurer de l'immortalité
Ils ont fait buriner leurs chefs ambitieux.
Ils passeront à la postérité,
Mais la postérité se passerait bien d'eux.

La collection de la *Pomme de Pin* se compose de huit numéros, elle est aujourd'hui presque introuvable ; il suffit de la parcourir pour s'assurer que le programme du comité a été consciencieusement rempli. On y trouve des portraits critiques vivement enlevés, des poésies lyriques, des apologues, des fables, un roman inachevé : *l'Amour d'une vieille fille* et même, *proh pudor !* une étude naturaliste qui a précédé de plus d'un quart de siècle la *Fille Élisa* de M. de Goncourt et la *Maison Tellier* de M. Guy de Maupassant. La chronique hebdomadaire, agrémentée de calembourgs et de mots souvent heureux, donne avec humour le résumé des séances.

Les débats, à en juger par les comptes rendus, semblent avoir toujours été très animés, quelquefois même orageux, et l'on voit deux membres démissionner avec éclat pour n'avoir pu continuer à exposer à la tribune les théories humanitaires de Fourier et de Considérant et les revendications sociales de Proudhon.

De ces deux, « le plus terrible et le plus rugissant » fut le plus jeune ; on l'appelait Lionceau I. Voici un extrait du portrait qui lui fut consacré :

Lionceau a raison de tenir à ses sourcils, qui suppléent ses moustaches absentes ou naissantes, et donnent du cachet à sa physionomie ; il a l'air de porter sur eux

le vieux monde et de le faire trembler. Son chef est couvert d'un feutre de l'avant-veille.....

Il est temps de le dire, Lionceau est socialiste avec toute la ferveur de ses 19 ans. Il est entré tout jeune, encore ceint des lauriers universitaires conquis au collège, dans l'académie de la *Pomme de Pin*.

« C'est un enfant sublime ! se dit-on, nommons-le secrétaire. » L'enfant sublime fut nommé secrétaire et devint l'enfant terrible. Ses procès-verbaux, rédigés avec la plume du père Duchesne, soulevèrent d'épouvantables orages..... Les réactionnaires demandaient alors la lacération du procès-verbal et les modérés obtenaient la réduction du sel.

Un jour, une âme sensible entreprit de le convertir et lui écrivit : « Monsieur Lionceau, je ne partage pas vos doctrines, mais en les entendant soutenir avec une originalité peu commune à votre âge, j'ai pleuré de voir ces trésors de l'intelligence perdus pour la littérature ; autrefois pourtant vous disiez avec Virgile : *O mihi dulces ante omnia Musæ !* J'aime mieux Musset que tout le monde ! Oh ! ne brûlez pas ce que vous avez adoré, car ce que vous avez adoré brûle encore ; un étrange rayonnement, je ne sais quels tons bleuâtres et lumineux, reflets des flammes intérieures, éclairent votre front près des tempes et disent à tous : C'est un poète !

Lionceau répondit : « Vous êtes bien bon, mais considérant que Considérant, Harlequin et autres ont passé par l'École polytechnique, ce qui prouve logiquement que les colles polytechniques conduisent directement aux blagues socialistes, je me voue à l'X et pour me justifier auprès de vous, homme lettré et sensible, je dirai que mon cœur bat pour l'inconnue ! Salut et fraternité. »

Il entra en effet à l'École polytechnique, puis à l'École des mines ; là son savoir l'appela, encore élève, à suppléer souvent dans sa chaire son illustre maître Élie de Beaumont. A partir de cette époque, ses nombreux travaux scientifiques, philosophiques et historiques lui assignèrent une place très honorable dans le monde littéraire et savant, et nos lecteurs lisent avec l'intérêt qu'elles méritent les chroniques et les études toujours intéressantes et souvent remarquables que publient depuis plus de vingt ans le *Temps*, sous le pseudonyme de Vernier, et la *Revue des Deux-Mondes* sous le véritable nom de l'auteur.

L'ingénieur émérite, le publiciste distingué, le bibliophile délicat dont nous nous félicitons d'être l'ami, n'admettra jamais aujourd'hui que ce portrait de la *Pomme de Pin* ait pu lui ressembler même à dix-neuf ans.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas d'emprunter à ce curieux journal tous les portraits originaux, fins, légers qui y foisonnent, nous ne pouvons pas davantage résumer les amendements variés qui ont été soutenus ou combattus à la tribune, ni les discussions qui toutes présentaient quelque analogie avec celles qui ont dû s'élever dans la fameuse tour de Babel.

Cependant un jour une proposition appuyée par l'unanimité de

l'assemblée fut retirée à deux reprises, sans débats, en présence des arguments irrésistibles de son unique adversaire, l'orateur par excellence. Cette proposition avait pour but de fixer les séances au dimanche à une heure. Le bouillant tribun s'opposa à son adoption sous le prétexte que c'était l'heure de son dîner. On demanda ensuite de les remettre à cinq heures, le même jour. L'orateur remonte à la tribune et, prenant l'attitude que prête l'histoire à Mirabeau dans la séance du 20 juin 1789 : « Je déclare à regret, s'écrie-t-il, que je me verrai forcé de renoncer à la Société, si l'heure proposée est admise. Je n'ai jamais fini de dîner à cette heure-là... »

Nous pouvons ajouter que l'orateur a conservé son appétit et que ses principes culinaires n'ont jamais fléchi. Qu'il les conserve encore pendant trente ans, c'est le souhait que nous lui adressons du fond du cœur à l'occasion de cette nouvelle année.

A la suite d'incidents provoqués par le parti turbulent de la Société à l'occasion du renouvellement du bureau, le comité de rédaction annonça ainsi la cessation du journal dans son huitième numéro.

Les sept 1/2 à leurs abonnés.

A partir du jeudi 8 mars 1849, le journal *la Pomme de Pin* cesse de paraître. Outre la défiance qu'ils avaient en eux-mêmes pour la continuation de cette œuvre de critique délicate, exercée à front découvert sur des collègues et des amis, ses rédacteurs ont pensé qu'une longévité monotone ne convenait pas à une feuille satirique destinée à choisir ses sujets dans un cercle étroit de matières.

D'ailleurs, quelle serait aujourd'hui leur mission? La Société ne s'acquitte-t-elle pas du soin de se critiquer elle-même, en entrant dans une voie de facéties dont le ridicule ne demande pas de commentaires. Tant que la Société a été sérieuse, le journal a ri, aujourd'hui qu'elle prend l'initiative de sa propre satire, le journal ne peut que s'indigner; et plutôt que de lâcher bride à une verve trop véridique, il préfère garder le silence; mais surtout que personne ne l'accuse d'avoir lui-même imprimé à la Société cette direction plaisante qu'il déplore.

Ceux qui se sont joués d'un suffrage, savaient bien qu'il ne leur ferait pas grâce de ses critiques. Et puis, nous n'avons pas honte de le dire, il est de ces superstitions dont personne ne peut se défendre, de ces rapprochements qui surprennent les esprits les plus forts. M. H... a été élu le 1^{er} mars! Eh bien, tous ceux qui s'intéressent à la presse ne se souviennent-ils pas que c'est à un président du 1^{er} mars que sont dues les lois liberticides de septembre!

Quoi qu'il en soit, au moment de paraître devant son souverain juge : l'histoire, ou de s'abîmer pour toujours dans les profondeurs de l'oubli (ce qui est plus probable), le journal de *la Pomme de Pin* demande humblement pardon :

A ses victimes, de ses jugements, de ses critiques et de ses pointes;

A l'Académie française, de ses fautes d'orthographe et des hérésies de son style;

A la calligraphie, de la difformité et du débraillé de sa lettre;

Au *Courrier du Bas-Rhin*, au *Démocrate du Rhin*, à l'*Alsacien*, à tous les journaux de la localité, de la concurrence effrayante qui a pu leur nuire.

Il se frappe chrétiennement la poitrine de tout le mal qu'il a fait sans le savoir, et croit inutile de recommander à ses lecteurs de prier pour le repos de son âme et l'éternité de son sommeil.

Amen!

Les Rédacteurs,

ACKERMANN, ADAM, COSSAT, CUVILLIER, ERNST, RATISBONNE,
SEINGUERLET, MEYER, rédacteur adjoint.

On devait fêter le 5 avril 1849 avec solennité la troisième année d'existence de la Société. Elle n'atteignit pas les quelques semaines qui la séparaient encore de cette date.

Tout passe, tout lasse, tout casse! Dix années s'étaient déjà écoulées depuis que la *Pomme de Pin* était allée de vie à trépas,

Mais les choses passées
Revivent malgré nous dans toutes nos pensées,

quand un magistrat, rivé à un petit siège du ressort de la Cour de Colmar, pour charmer les loisirs que lui laissaient les populations rurales de son arrondissement,

Il habitait Altkirch et n'en pouvait sortir,

s'amusa à composer un petit poème intitulé : *Pomme de Pin, Urne, Barbeaux; Trilogie*¹. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire la première partie de ce récit poétique destiné à rappeler à ses amis les heures de leur verte jeunesse :

Jadis dedans Argentorat,
On vit une troupe en maraude,
De jeunes flâneurs sans état,
Au mois de mars se sentir chaude,
D'un très grand besoin de parler,
A la façon parlementaire,
De crier, de s'interpeller,
De faire tout, sauf de se taire.
Le dessein pris, la compagnie
Reçut ses disciples ardents;
Vous eussiez dit l'Académie
Ou le corps des représentants,
Tant on fit de cérémonie.
On se choisit un président;
Par respect pour l'analogie,
On appela fauteuil son banc;

1. Fassoli et Ohlmann, lith., 8 p. in-4°.

Un secrétaire tint la plume,
Un sage vice-président,
Personnage qui ne s'enrhume,
Compléta le gouvernement.
On recula de la muraille
Un vieux buffet gras et poudreux,
Un orateur qui fit ripaille,
Vint se tenir entre les deux.
Lors on vous lâcha les écluses
Et le torrent put déborder ;
Oncques dans couvent de recluses
On n'ouït si bien bavarder :
Bon sens, rhétorique, esthétique,
Agriculture, bœufs, chevaux,
Tout y passa ! La politique
Y fut faite avec de gros mots,
Et des phrases à perdre haleine.
Et puis, comme c'était de droit,
On y voyait montagne et plaine
Et côté gauche et côté droit.
Proudhonnistes, propriétaires,
Gens chevelus et gens ventrus,
Ultramontains et doctrinaires,
Fils de croisés, fils de Brutus,
Ils vous faisaient de l'éloquence
Et par la bouche et par le bras,
Et ce, pour le bien de la France
Qui ne s'en doutait même pas,
Et certes ne soupçonnait guère
Cet essaim de célébrités !
Au demeurant, la pépinière
Était riche en variétés.
On en voyait de sémillants,
Qui frétilaient à la tribune,
De sombres et de larmoyants,
Versant des pleurs sur l'infortune,
Et, qui plus est, de fort méchants,
Gens à mettre dans une cage,
Qui vous mordaient à belles dents
De la façon la plus sauvage.
Chacun portait à la sourdine,
Un type à lui particulier ;
L'un se grimait en Lamartine,
Cet autre posait en Berryer.
Et puis, messieurs, quel beau tapage !
Comme on savait frapper son banc,
Et trépigner suivant l'usage
De tout grand corps délibérant !
On pouvait crier à tout rompre ;
Que j'en connais qui cultivaient
Le noble talent d'interrompre
Les orateurs qui s'escrimaient !
C'était à qui crierait « A l'ordre ! »

Essence unique en trois corps différents ;
En vérité, devant ces changements
Je croirais bien à la métempsyose
Car tous ces noms que tantôt je chantais,
Pour moi, messieurs, je ne vois qu'une chose,
C'est l'amitié qui ne change jamais.

Que notre collaborateur Burck nous pardonne d'avoir exhumé de notre collection ces vers d'une allure si vive et si pimpante, mais ils forment le second chapitre de son charmant article : *Temporis acti*, consacré au vieux collège royal de Strasbourg, et, à ce titre, ils méritaient de revivre ici.

Notre ami Émile Ackermann s'était engagé, à la prière de notre cher directeur, d'écrire pour la *Revue alsacienne* l'histoire de la *Pomme de Pin*. Possédant un exemplaire de ce journal rarissime, nous avons essayé tant bien que mal de remplir sa promesse.

Charles MEHL.



FROESCHWILLER

Un an déjà! et il semble que c'est hier seulement que d'une extrémité à l'autre de la France retentissait cette triste et noble parole du maréchal Mac-Mahon, datée de Frœschwiller! « J'ai combattu toute la journée, j'ai perdu la bataille. » — Il y a peu de jours, j'ai été explorer le champ de bataille, seconde station après Wissembourg, dans la voie douloureuse de nos désastres. L'automne y avait passé avec ses pluies, l'hiver avec ses glaces et ses neiges; aujourd'hui, le printemps y règne avec sa couronne de verdure et de fleurs. Cette éternelle sérénité de la nature immuable et calme dans ses évolutions les plus contraires, cette beauté qui revient toujours et aux mêmes heures, aimable et splendide, là où naguère sévissaient la désolation et la tempête, frappent surtout dans les lieux qui ont été bouleversés par les passions humaines.

On y surprendrait volontiers du dédain et de l'ironie, si des pensées plus sérieuses et plus émues ne s'emparaient des âmes en présence de pareils spectacles. Rarement, en effet, j'ai été saisi d'une émotion plus profonde pendant cette tournée, ou plutôt ce pèlerinage; et cette même émotion à la fois pénible et douce dominait mes compagnons. On sentait que l'on était ensemble dans une communion de sensations et d'idées intimes, et plus la langue était muette, mieux on se comprenait.

Le ciel était beau; rien de riant et de gracieux comme cet assemblage de montagnes et de collines verdoyantes qui entouraient l'horizon. C'est là, dans ces vallons, dont Voerth forme le milieu, qu'il y a dix mois s'est jouée la fortune de la France. C'est là qu'elle s'est perdue, car de ce malheureux jour, le vieux prestige de notre armée s'évanouit et sa force morale, si indispensable lorsque la force matérielle fait défaut, se sentit mortellement atteinte. C'est là que la France a été vaincue, mais là aussi elle fut fière et glorieuse comme à ses plus beaux jours de victoire.

Les grandes traces de la bataille ont à peu près disparu; cependant, à travers l'herbe qui s'élève, on voit çà et là des sillons formés par les roues de l'artillerie, des trous creusés par les obus; et rien de plus facile que de se rendre compte du courant suivit par la bataille et des positions des combattants, positions magnifiques pour les nôtres! et c'est alors que l'on voit clairement et avec un serrement de cœur comment il s'en est fallu d'un renfort de quelques mille hommes pour changer en une victoire à jamais mémorable la plus désastreuse des défaites! Voyez dans le village d'Elsas-hausen, cette pauvre maison de paysan à moitié détruite depuis, c'est de là que Mac-Mahon dirigeait son armée.

C'est de là-haut, sur ce plateau, qu'est descendue la charge devenue légendaire des cuirassiers de Frœschwiller. C'est par ce bois à gauche que sont arrivées, par surprise, à la fin de la journée, ces colonnes allemandes qui ont décidé de la bataille.

Jusque-là nous étions vainqueurs!

A cette place, est tombé presque tout un régiment de Bavaurois foudroyé par nos mitrailleuses.

Là-bas, les turcos ont écrasé des milliers d'Allemands, pour être écrasés, à leur tour, par le nombre. Pauvres turcos! A la fin du jour, ceux qui étaient restés sur le terrain avaient été enveloppés et faits prisonniers, et quand ils défilèrent, exténués et sanglants sur le pont de Wœrth, un colonel allemand se tenait sur leur passage, et, à mesure qu'il en passait un, il le frappait violemment à coups de plats de sabre en vociférant avec rage : *Hund! hund!* (Chien! chien!)

Les incidents de cette grande et héroïque journée ont été racontés, et ce n'est pas le moment d'en reprendre la narration; mais combien ces récits sont plus saisissants lorsqu'on se trouve au milieu du terrain de la bataille! Aujourd'hui les monuments de la lutte ont disparu, il ne reste plus que les monuments de la mort.

Cà et là sur un rayon de deux lieues dans les champs, sur les bords des sentiers, surgissent des tertres surmontés de croix faites avec des morceaux de bois grossièrement façonnés. Ces tombes renferment chacune de cinquante à cent cadavres. Celles où se trouvent exclusivement des allemands sont mieux soignées ; elles portent des inscriptions et des noms. Les nôtres, hélas ! sont négligées et muettes. Un petit tertre isolé dont la croix porte les initiales E, M., indique la tombe du général Maire. A tout instant des parents, des amis viennent y chercher leurs morts. On déterre, on retourne des centaines de cadavres ; des mères, des épouses ont assisté à ces hideuses opérations avec un courage d'épouse et de mère ; attentives à découvrir sur ces restes déformés le moindre indice propre à leur faire reconnaître leurs chers morts, et, chose singulière !

Ces fouilles ont souvent amené des résultats. Il y a quelques jours encore, on a exhumé le corps de M. de Suffren, tombé à côté du général Maire.

Tous n'ont pas été enterrés, d'ailleurs. Il n'y a pas longtemps, on a trouvé dans la forêt un squelette enveloppé de débris d'uniforme et tenant dans la main une photographie.

Et puis les gens du pays vous raconteront une foule d'épisodes touchants, et qui échappent à la grande histoire.

Là-bas, dans cette carrière, au milieu de la forêt, trois pauvres zouaves ont vécu plusieurs semaines après la bataille, nourris en secret par les paysans. Deux y sont morts ; le troisième a survécu et a pu revenir en France.

Si les traces les plus considérables du combat ont été nivelées et ont disparu sous la verdure, il est néanmoins impossible de faire un pas sans rencontrer des débris d'armes ou d'équipements militaires. Ce sont des ceinturons, des jugulaires, des bidons, des boutons d'uniformes, des guêtres, des shakos, des casques écrasés, des livrets de soldats, des cartouches flambées, et un grand nombre de lambeaux de drap rouge ou bleu. On n'a littéralement qu'à se baisser au hasard pour en ramasser.

Après la bataille, les Prussiens ont enlevé tout ce qui pouvait leur servir; et l'on a vu à Woerth des montagnes de cuirasses et de casques, puis sont venus les pillards, les écumeurs; mais combien il reste encore à glaner. Nous en avons ramassé de ces débris, non pas avec cette curiosité banale et presque insultante d'un collectionneur, mais d'une main pieuse, comme on recueille des reliques d'un ami mort, et mort pour vous,

J'ai vu des dames saisir avec empressement des lambeaux d'uniforme, et avec ces fragments, ces boutons, ces fils d'épaulettes, elles feront des couvertures de coussins et des ornements qu'elles comptent bien exposer avec orgueil.

Il nous semblait que ces misérables débris étaient quelque chose qui nous restait de la France, et que c'était une profanation que de laisser dans la poussière des routes, et sur les ronces des objets qui avaient été portés par nos pauvres et héroïques soldats! Nous faisons cela le cœur gros, et une même mélancolie enveloppait nos âmes.

J'avais peine à me détacher de ce champ de bataille, et j'y repassai la nuit. Je m'y sentais attiré par je ne sais quelles illusions superstitieuses.

Je rêvai quelque scène fantastique comme celle qu'a immortalisé le crayon de Raffet. Il me semblait qu'à une certaine heure tous ces morts devaient se réveiller et surgir, que l'on entendrait des bruits vagues et sourds, des cliquetis d'armes, des clameurs, des tambours et des clairons voilés de crêpe; qu'à travers les vallons, les prairies, les forêts passeraient, comme une trombe, des régiments, des escadrons de fantômes armés. Rien de tout cela ne se fit, si ce n'est dans mon imagination.

La nuit était calme, la lune regardait d'un œil mort le vaste champ de mort. Comme ils avaient dormi le jour, ils dormaient la nuit ; immobiles sous leurs tertres chargés de verdure, sous les buissons fleuris d'aubépine, au bord des eaux murmurantes. Et ainsi ils dormiront de toute éternité, tantôt sous la neige, tantôt sous les fleurs ; que le soleil inonde la nature de ses joyeux rayons ou que les cieux soient drapés de ténèbres.

Qu'ils reposent en paix ! car ces jours là ils ont bien travaillé pour la France, et ils ont combattu le bon combat !

Oui, la guerre est horrible, et cependant ce n'est pas une chose horrible qu'ils ont faite, ceux qui reposent là. Qui donc oserait évoquer leurs ombres pour leurs jeter à la face les mots de boucherie, de bestialité sauvages, de mercenaires que l'on a trop souvent prodigués et avec imprudence, comme si dans la guerre il n'y avait jamais autre choses que basses convoitises, brigandage et rapines.

Ici le souvenir des atrocités disparaît, la grandeur survit ; ce n'est point le lieu des blasphèmes, des récriminations, des colères ; tout est triste, mais tout est grand.

Les fronts se découvrent et s'inclinent d'eux-mêmes ; il n'y a place que pour l'admiration et le respect. Car au-dessus de ce champ de carnage, dont chaque parcelle a bu le sang des hommes, plane l'image de la patrie, et là où il a passé, son souffle a tout purifié. Le vieux drapeau de la France n'a plus le droit de flotter sur cette terre où règnent d'autres couleurs, mais on le cherche, on le voit avec les yeux de l'âme, à cette place où, il y a dix mois, il se dressait, au-dessus de la fumée, mutilé et déchiré, mais droit et fier comme nos ennemis ont été accoutumés à le voir, comme ils le verront encore.

« Les nations finissent dans les bou-
doirs; elles recommencent dans les
camps, a-t-on dit. Ce mot, prononcé à
la veille de la régénération de 1789,
est d'une justesse qu'il faut subir; il
explique pourquoi, malgré le courant
qui entraîne l'humanité, tant d'esprits
élevés n'ont pu se résigner à avilir la
guerre. On peut haïr la guerre, et ce-
pendant on admire, on aime le soldat.
C'est que le soldat est et sera longtemps
encore le représentant populaire des
grandes vertus que l'on croit parfois
disparues. L'enthousiasme de la patrie,
le sentiment du devoir et de l'honneur,
l'abnégation simple et sublime en face
des souffrances et de la mort. Préjugés,
visions, folies d'un autre âge, qu'im-
porte! De temps à autre ces choses là
font battre le cœur des nations, et les
grandes pensées viennent de là!

Et maintenant, souvenons-nous que
le premier anniversaire du 6 août 1870
est proche; que sur cette terre donc
tous les enfants ont dans un dernier et
superbe élan affermi leur nationalité
française, les uns par leurs votes, les
autres sur le champ de bataille avec
leur sang et leurs armes; mais sous cette
terre, désormais étrangère, hélas! dor-
ment des milliers des nôtres, et que ce
jour-là il sera peut-être bon d'orner de
quelques couronnes les pauvres tombes
des soldats morts glorieusement pour la
France sur les côteaux de Froeschviller.

A. BURCK.

Strasbourg, 18 mai 1871.